VITT. EMANUELE III
4

FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
V
274
NAPOLI

OVINCIALE

Palchetto

Num.° d' ordine 2

30614

117
B Pur
V
274
4/
11000
Digitized by Google

Digitized by Google

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

T. XXV.

Digitized by Google

Cet ouvrage étant ma propriété, je déclare contrefait tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de ma signature, et je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois.

A. Cymery

G.-C. VITRY,
IMPRIMEUR A VERSAILLES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Prise de Constantinople.

Digitized by Google

45370

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,
A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

Avec cartes, gravures et vignettes;

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Histoire Moderne.

TOME VINGT-CINQUIÈME,

CONTENANT LA SUITE DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

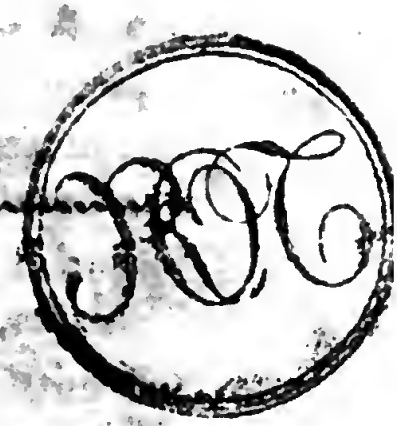
PARIS,
A la librairie d'Éducation d'ALEXIS EYMERY,
rue Mazarine, n.° 30.
1823.

Digitized by Google

Google

HISTOIRE

MODERNE.



HISTOIRE

DE L'EMPIRE GREC.

ANDRONIC PALÉOLOGUE II, ET ANDRONIC III, SON PETIT-FILS. *

Depuis long-temps on voyait se manifester chez les Grecs le symptôme funeste qui annonce et précède toujours la ruine des Etats et la dissolution des peuples. L'égoïsme politique avait remplacé l'amour de la patrie; l'intérêt privé l'em-

* An 1324.

Digitized by Google

sort, en terminant sa vie, délivra l'Etat, peu de temps après, de ce nouvel élément de troubles.

Le jeune Andronic et son ami Cantacuzène se montraient seuls alors dignes de porter le sceptre et les armes; ils battirent un corps de Turcs près de Dydymotique. Andronic, qui remplissait également les devoirs de soldat et de général, teignit ses lauriers de son sang. Mais, tandis qu'il défendait intrépidement les frontières du nord, celles du midi restaient en proie aux Musulmans; Othman étendait ses progrès en Asie. Les généraux, les gouverneurs de province, au lieu de le combattre, fuyaient devant lui; on en vit même plusieurs prendre le turban. Le peuple imitait cette lâcheté; ainsi les vaincus grossissaient les forces et les troupes des vainqueurs.

Le dernier exploit du règne d'Othman fut la prise de la ville de Pruse; son fils Orcan s'en empara. Othman mourut à Néapolis. Zélé pour sa religion, tolérant pour les autres cultes, charitable pour les pauvres, terrible pour ses ennemis,

clément pour les vaincus, rigide observateur des lois, il emporta au tombeau l'amour de ses peuples, et sa mémoire est encore si révérée que, de nos jours, lorsqu'un nouveau sultan monte sur le trône, les Musulmans lui souhaitent les vertus et la justice d'Othman.

L'accroissement de la puissance ottomane alarmait l'Europe; mais la division de ses princes les empêchait de réunir leurs efforts pour arrêter ce torrent. Un Vénitien, nommé Zanuto, leur proposa vainement une nouvelle croisade, conçue avec un plan plus sage et dirigée vers un but plus utile : il voulait que les Latins, abandonnant toute prétention à l'empire des Grecs, s'armassent pour le défendre, pour le rétablir, et non pour le démembrer. Ce projet n'eut pas de suite; les princes chrétiens exhalèrent leur courroux en stériles regrets et en vaines menaces.

Un Grec de Candie, nommé Michel Plamérilinge, digne d'un meilleur sort, osa tenter seul un généreux effort pour faire recouvrer aux Crétois leur indé-

pendance; il les souleva contre les Vénitiens. Mais, après un combat sanglant, se voyant vaincu et abandonné, il dit à l'un de ses serviteurs : « Coupe ma tête, porte-» la au général ennemi; tu m'épargneras » la honte de me voir captif de nos tyrans, » et tu jouiras avec eux du fruit de ma » mort. » Son vœu fut rempli.

Ainsi disparaissaient alors le peu d'hommes dignes d'avoir une patrie et de la défendre. Le jeune Andronic, quoique couronné, restait toujours en butte à la haine des ministres de son aïeul; ils enviaient sa gloire et craignaient sa vertu. Rien n'est plus odieux aux grands qu'un prince qui peut régner par lui-même et qui ne veut pas être gouverné par eux.

Le grand logothète et le protovestiaire résolurent de briser cette barrière qui s'opposait à leur ambition; maîtres de l'esprit du vieil Andronic, ils le déterminèrent à exiler son petit-fils; on renouvela contre lui d'absurdes accusations, et comme il voulait se justifier, il reçut l'ordre de ne point s'approcher de la capitale.

Le grand domestique Cantacuzène écrivit inutilement à l'empereur « que, si on » voulait l'écouter, il détruirait cette trame » calomnieuse aussi facilement qu'on fait » tomber l'ouvrage de ce vil insecte qui » tend ses toiles dans l'obscurité. » Les passions sont sourdes à la raison; on nomma une commission pour juger le jeune empereur.

Il fut accusé d'avoir forcé par des menaces le trésorier de la couronne à lui donner quatre mille pièces d'or. Andronic répondit qu'on lui en devait trois cent cinquante mille, et le prouva; le patriarche défendit l'accusé; son innocence était évidente, et la commission, manquant de prétextes pour le condamner, se vit forcée de l'absoudre.

Quand la haine est impuissante, elle se change en fureur; les ministres fomentaient de jour en jour le courroux de l'empereur; en vain le jeune prince cherchait à le fléchir, on le priva de la couronne et de ses biens.

Réduit à défendre ses droits, sa liberté, sa vie, il rassembla des troupes et déclara

la guerre : Thessalonique fut sa première conquête; là il reçut une blessure, et en guérit, dit-on, miraculeusement, en allant visiter le tombeau de Démétrius, car les peuples croient toujours que les objets de leur affection sont protégés par le ciel.

Il s'empara ensuite d'Edesse; le krale de Servie refusa de se déclarer contre lui. L'armée destinée à le combattre, et commandée par Constantin Azan, lui livra bataille : le combat fut opiniâtre et sanglant; les troupes du vieil empereur se virent enfin enfoncées et mises en fuite; le jeune Andronic, digne de vaincre, pleura sa victoire. « Les guerres civiles, » disait-il, rendent le corps d'un Etat » semblable à celui d'un frénétique qui » ronge ses membres avec ses propres » dents, et qui se déchire lui-même les » entrailles. »

Cependant, comme le meilleur parti dans ces calamités est de les abréger, il profita habilement de la crainte qu'il inspirait, et s'approcha rapidement de la capitale. Une armée bulgare s'avançait

contre lui; il écrivit à son aïeul de se mettre en garde contre un perfide allié qui venait lui enlever l'empire et non le défendre; en même temps il fit dire au roi bulgare qu'il allait le combattre, le vaincre et ravager son pays : le prince barbare, déconcerté par l'audace d'Andronic et par la promptitude de sa marche, conclut la paix et se retira.

Le jeune vainqueur paraît bientôt sous les remparts de Constantinople : du haut des murs on lui prodigue les insultes ; un officier, nommé Caballaire, lui adresse les paroles les plus ontrageantes. Méprisant l'injure, arme de la faiblesse, Andronic commande l'assaut; ses troupes escaladent et franchissent les remparts; toute la milice de la ville se déclare pour lui ; la capitale était prise et la Cour l'ignorait.

On en porte la nouvelle à Métochite, premier ministre; il refuse de la croire, et son aveuglement ne cesse qu'au moment où le vainqueur entre dans le palais.

L'empereur, qui, dans sa vieillesse, ne savait rendre respectables ni son âge ni

son malheur, se prosterne aux pieds de son petit-fils et lui demande la vie. « Res-
» pectez, lui disait-il, en pleurant, ces
» mains qui ont touché votre berceau,
» cette bouche qui vous a donné le pre-
» mier baiser; épargnez le sang qui est
» la source du vôtre, et n'achevez pas
» d'écraser un faible roseau brisé par la
» tempête. Défiez-vous de la fortune,
» mon exemple vous prouve son incon-
» stance : après une longue carrière, une
» même nuit m'a vu empereur et me
» voit sujet. »

Le jeune Andronic, loin d'abuser de son triomphe, rougit de l'humiliation de son aïeul, embrassa ses genoux, et défendit, sous peine de mort, à ses fougueux partisans, d'attenter aux jours du vieillard et de lui manquer de respect.

Le premier ministre, enhardi par sa modération, fit un long discours pour se justifier; Andronic l'écouta sans impatience, mais avec mépris. Le premier acte de son pouvoir fut le rétablissement du patriarche Isaïe, qui l'avait défendu dans sa disgrâce; le second fut un acte

général d'amnistie, aucun de ses ennemis n'éprouva sa vengeance.

Caballaire, qui venait récemment de l'insulter, s'était caché dans un souterrain. Appelé en sa présence, il tomba en convulsion, et, saisi d'effroi, se frappa la tête contre le pavé. L'empereur le fit relever et lui adressa ces paroles : « La terreur que vous cause l'attente du supplice » me prouve que vous vous rendez justice; vous connaissez votre offense, vous » savez la peine qu'elle mérite, mais je » veux que la peur soit votre seul châtiment ; montrez-vous à l'avenir plus prudent et plus respectueux, je vous prends » sous ma sauve-garde. »

Le peuple, qui attendait le supplice du coupable, apprit avec étonnement sa grâce, et un cri unanime d'admiration paya au vainqueur le prix de sa clémence.

Andronic ne jouait aucune vertu, elles vivaient toutes dans son cœur : entraîné par sa bonté, il voulait rendre la couronne à son aïeul ; mais, vaincu par les conseils de Cantacuzène, il ne lui conserva

que les honneurs du trône, une forte pension et un magnifique palais.

Si l'on en croit le récit de Cantacuzène, jamais il ne fut permis à un Grec d'aborder le vieil empereur sans se prosterner; un autre historien, Nicéphore, prétend que dans sa retraite le prince éprouva de longues et de fréquentes humiliations : l'opposition de ces deux rapports peut se concilier, car la bassesse exécute mal les ordres de la vertu, et ce fut probablement parmi ses anciens flatteurs que le vieil Andronic rencontra le plus d'ingrats.

ANDRONIC III, SEUL *.

Si le salut de l'empire eût été possible, Andronic III l'aurait sauvé; mais une tête jeune et active ne suffisait plus pour rendre la vigueur à ce corps décrépit et cassé; un bon prince n'apportait alors aux maux de l'Etat qu'un soulagement passager, semblable à celui que produit un cordial sur un mourant.

* An 1328.

A l'exception de Cantacuzène et d'un petit nombre d'étrangers, Andronic était presque le seul homme juste de sa Cour, et le seul brave de son armée : cependant, avec ses faibles moyens, il sut encore ranimer quelques étincelles de courage par son exemple, et obtenir quelques succès par son habileté : il battit les Bulgares, leur reprit plusieurs places et les força de lui demander la paix.

Sa renommée s'était étendue en Europe; l'Italie, déchirée par les querelles opiniâtres des papes, des empereurs d'Allemagne, des Gibelins et des Guelphes, de la maison d'Aragon et de celle d'Anjou, de Gênes, de Milan et de Venise, sollicitait tantôt son appui, tantôt sa médiation; le péril croissant où le jetaient les redoutables Ottomans empêcha Andronic d'intervenir dans ces contestations devenues presque étrangères aux Grecs. D'ailleurs, si ces dissensions le privaient de secours, elles le délivraient aussi de toute crainte d'une nouvelle invasion des princes latins.

Le sultan des Turcs, Orcan, rassem-

blant toutes ses forces, vint à cette époque, assiéger Nicée, regardée, depuis la perte d'Antioche, comme la seconde capitale de l'empire. Andronic marcha en Asie pour défendre cette ville; lorsque les armées furent en présence, avant de donner le signal du combat, l'empereur, suivant les anciennes coutumes, harangua les troupes : « Soldats, leur dit-il, rappelez-vous » la renommée des Romains, autrefois » maîtres de la terre. Vous portez encore » leur nom, soutenez leur gloire : les » succès que depuis quelque temps la » fortune accorde aux Barbares sont un » châtiment du ciel qui doit vous éclairer » sur vos fautes, vous corriger de vos » vices et non vous abattre. Ces Barbares » se cachent avec soin dans les montagnes, » tandis que nous nous montrons ouverte- » ment en plaine pour les attaquer; s'ils » sont plus nombreux que nous, vous l'em- » portez sur eux par le courage : la jus- » tice de votre cause doit redoubler votre » confiance; ce n'est point pour conqué- » rir que vous vous armez, vous combat- » tez pour défendre à la fois votre culte,

» votre patrie et votre liberté. Nos enne-
» mis craignent notre approche, ils ne
» sont redoutables que de loin ; évitez
» leurs traits par une charge rapide; mais
» surtout, après les avoir enfoncés, arrê-
» tez-vous à ma voix, car vous savez que
» plus d'une fois le désordre vous a ravi
» les fruits de la victoire. »

De vives acclamations répondirent à ces paroles ; les Grecs chargèrent avec impétuosité ; les Musulmans cédèrent à ce premier choc ; mais les Grecs, indociles aux ordres de leur prince, poursuivirent imprudemment les fuyards et se dispersèrent. Les Turcs, revenant alors en masse sur leur flanc, les mirent à leur tour en fuite : après beaucoup d'efforts et d'exploits, l'empereur rétablit le combat et demeura maître du champ de bataille : son sang avait coulé plusieurs fois dans la mêlée, ses blessures l'empêchèrent de se montrer à ses soldats, le bruit de sa mort se répandit ; soudain une terreur panique s'empare de l'armée, et, comme si la victoire n'eût tenue qu'à un seul homme, on se croit perdu ; vainement Cantacuzène

veut rassurer les troupes, les arrêter, les rallier; elles se débandent, elles fuient, elles se dispersent; les Turcs vaincus apprennent que, sans combattre, ils sont devenus vainqueurs; ils accourent en foule, entrent sans obstacle dans un camp désert, s'emparent du trésor, des bagages, et marchent sur Nicée; la terreur leur en ouvre les portes, et le bruit de cette conquête annonce avec éclat la chute de l'empire.

Les Ottomans n'étaient point alors ce qu'ils sont aujourd'hui; maîtres de l'Orient, ils l'ont presque changé en désert; la barbarie, sous le joug de l'ignorance et du fatalisme, y remplace l'antique civilisation; ils n'y règnent à présent que sur des ruines; mais lorsqu'ils en firent la conquête, leurs premiers empereurs montrèrent plus d'habileté et même de vertus que la plupart des empereurs chrétiens qui cédaient à leurs armes.

Orçan augmenta l'éclat de ses victoires par la sagesse de son administration : il laissa aux chrétiens leur culte, leurs lois, leurs coutumes; n'exigea d'eux que des

tributs légers, nomma des pachas pour gouverner les provinces, des cadis pour juger les contestations, et rendit ses succès plus certains et son armée plus redoutable, en formant une cavalerie d'élite composée de jeunes chrétiens captifs dans leur enfance et renégats; on les nomma Spahis.

Orcan prit le titre de sultan; Pruse fut sa capitale; il l'embellit d'édifices et y fonda des hôpitaux; Andronic, trahi par la fortune, chercha une gloire moins dépendante des caprices du sort que celle des armes; livré aux soins d'une sage administration, il corrigea les lois, réforma les abus, diminua les impôts, et fit fleurir la justice. Ne pouvant rendre son peuple puissant, il chercha du moins à le rendre heureux.

Cantacuzène, son ministre et son ami, l'éclairait par ses conseils et partageait ses travaux comme il avait partagé ses périls, l'empereur voulait l'associer au trône; Cantacuzène refusa un honneur qui, sans accroître son crédit, n'aurait fait que grossir le nombre des envieux

de ses talens et des ennemis de sa faveur.

Les princes d'Orient semblaient condamnés à ne jamais jouir d'un long repos. Les Génois enlevèrent l'île de Chio aux Vénitiens; Andronic la leur reprit. Informé de la jalousie qui armait quelques émirs contre Orcan, il se ligua avec eux, attaqua en Thrace une armée du sultan, et la détruisit presque totalement. La moitié de cette armée fut prise. Phocée reconnut sa souveraineté.

Une maladie aiguë interrompit le cours de ses succès; l'empereur, se voyant au bord de la tombe, reprocha vivement à Cantacuzène de laisser par sa modestie l'empire sans chefs; ayant appelé près de son lit l'impératrice et les grands, il leur parla en ces termes : « J'espérais mourir » les armes à la main, Dieu ne le permet » pas. Il veut offrir en moi un exemple » marquant de l'instabilité de la fortune. » Cantacuzène est digne de vous com- » mander : je lui lègue l'autorité suprême, » et je désire que vos suffrages confirment » le mien. ».

Prenant alors la main de l'impératrice, il la placa dans celle de Cantacuzène : « Ma femme, dit-il, porte un enfant dans » son sein, je vous les confie tous deux; » leur sort et celui de l'empire dépendent » désormais de vous. »

Un des assistans pressait l'empereur d'accorder quelque part dans l'autorité à l'impératrice sa mère. « S'il est difficile, » répondit Andronic, que deux femmes » habitent en paix sous le même toit, il » est impossible qu'elles gouvernent en- » semble. »

Cantacuzène reçut les sermens des grands et du peuple. Les courtisans, presque toujours coupables des actes arbitraires et des coups d'état qu'ils conseillent, et dont ils deviennent souvent les victimes, demandaient bassement, sous prétexte d'assurer la tranquillité publique, qu'on privât de la vie ou qu'on mutilât Constantin, oncle d'Andronic, qui languissait alors en prison à Dydymotique. Cantacuzène, plus intéressé qu'eux à sa perte, résolut de le sauver; mais, comme il redoutait leurs violences, il répandit

le bruit de la mort de ce prince, et le fit évader.

L'empereur, renonçant au monde, voulait, suivant les coutumes du temps, quitter avant sa mort la pourpre, et prendre l'habit monastique; son mal faisait des progrès rapides, bientôt il perdit connaissance : la pâleur de la mort couvrait son visage glacé, il ne donnait plus aucun signe de vie; déjà on préparait ses funérailles : tout-à-coup, suivant le récit de Cantacuzène, il sort de sa léthargie, demande de l'eau d'une fontaine consacrée à la Vierge, la boit, reprend ses forces, et guérit complétement. Cet effort de la nature et la promptitude de cette guérison parurent miraculeux; ils frappèrent les esprits d'un peuple dans tous les temps disposé à croire aux fables et aux prodiges.

Andronic, rétabli, reprit les armes, battit de nouveau les Turcs en Thrace, où ils cherchaient constamment à s'établir, et s'allia avec les Bulgares contre le krale de Servie; mais il retira peu de fruit de cette alliance; le roi de Bulgarie,

tombant dans un piége que lui tendait son ennemi, fut vaincu et tué.

Le sultan, dont les armées menaçaient l'empire de tous côtés, assiégeait alors Nicomédie. Andronic vola au secours de cette ville, et offrit la bataille au sultan, qui la refusa, conclut la paix et se retira *.

Cette même année, le vieil Andronic mourut dans un cloître où il s'était enfermé. Ce prince, qui n'avait d'autre talent que celui des harangues, laissa une honteuse mémoire. Sous son règne les monnaies furent altérées, la discipline anéantie, la marine abandonnée, la Cour livrée aux intrigues, les provinces aux concussions, les frontières aux Barbares.

L'impératrice Anne, à la même époque, donna le jour à un fils qu'on nomma Jean Paléologue. L'empereur, peu ressemblant à ses prédécesseurs, laissa le peuple fêter sans lui cet événement; les combats l'occupaient plus que le cirque. Alarmé des préparatifs hostiles du nouveau roi des

* An 1332.

Bulgares, il marcha contre lui, et lui livra bataille; la victoire fut long-temps disputée; mais les Grecs, malgré les efforts d'Andronic, se lassèrent de combattre; tout ce que put obtenir d'eux l'empereur, ce fut de faire leur retraite en si bon ordre que le roi, quoique vainqueur, craignant les chances d'un nouveau combat, demanda la paix, et maria son fils avec une fille d'Andronic. Cette année * vit terminer les jours de l'impératrice-mère, veuve de Michel. On vit mourir aussi Philippe de Tarente, auquel Charles de Valois avait cédé ses prétentions à l'empire.

Les progrès de la puissance ottomane alarmaient justement l'Europe; Andronic, dans le dessein d'intéresser les chrétiens à sa cause, fit espérer au pape une nouvelle réunion des deux Eglises. Benoît XII prêcha une croisade, dont le roi de France devait être le chef. Tous les princes latins s'y engagèrent; Andronic se croisa le premier, fit de nombreuses le-

* An 1333.

vées, arma une flotte, et attendit avec impatience les secours promis. Mais son attente fut vaine; la guerre de Venise contre Gênes et de Philippe de Valois contre le roi d'Angleterre, en rompant la confédération, fit évanouir ce dernier espoir des Grecs.

Une révolte en Albanie attira les armes de l'empereur; il châtia les rebelles et leur enleva un nombre immense de bœufs, de chevaux et de moutons. L'Acarnanie secoua le joug des Comnène, et se réunit à l'empire.

La constante activité de l'empereur semblait enfin avoir fixé la fortune; Orcan, à la tête d'une flotte nombreuse, ayant tenté un débarquement près de la capitale, Andronic le battit et tailla en pièces les Musulmans : ce fut son dernier triomphe. Vainqueur de ses ennemis, il vit dans son palais ses derniers jours assiégés d'intrigues; un de ses ministres, Apocauque, utile par ses talens, dangereux par ses vices, cherchait à noircir et à perdre dans son esprit le fidèle Cantacuzène. Ses agens formèrent même une

conspiration contre les jours de l'empereur; Andronic découvrit le complot, connut tous les conjurés et leur pardonna.

L'affaiblissement de ses forces lui annonçait sa fin prochaine; il voulut encore déterminer Cantacuzène à ceindre le diadème. Ce ministre désobéit à ses derniers ordres, prit ceux de l'impératrice, et doubla la garde de l'héritier du trône.

Andronic laissait trois fils et trois filles. Une mort paisible termina sa brillante carrière; sa constitution était faible, et son corps délicat. Il n'avait en lui de fort que le courage; il était brave soldat, général habile, prince clément, économe, ennemi du faste, maître de ses passions; dans sa jeunesse il se livra trop aux plaisirs, plus tard il chercha la gloire, dans sa maturité il ne s'occupa qu'à fonder le bonheur public sur l'observation des lois et sur le maintien de la justice.

Digne d'un meilleur siècle, il fut comme un noble monument qui rappelait l'antique gloire de l'empire, et qui brillait encore sur ses ruines *.

* An 1341.

Avant de régner, gémissant sur la perte de tant de provinces qu'on enlevait à l'empire, on l'entendit souvent s'écrier : « Ah! que mon sort est différent de celui » du fils de Philippe! Alexandre pleurait, » croyant que son père ne lui laisserait » rien à conquérir; moi je pleure avec » plus de raison, car mon aïeul ne me » laissera rien à perdre. »

JEAN PALÉOLOGUE I.er, CANTACUZÈNE D'ABORD RÉGENT, ET ENSUITE EMPEREUR *.

Peu de femmes sont capables de gouverner; mais toutes le veulent. L'impératrice Anne joignait la faiblesse de son sexe à la fierté de son rang : elle voyait avec peine l'autorité livrée tout entière à Cantacuzène par les dernières volontés de son époux. Le ministre Apocauque, élevé à la dignité de protovestiaire, et le patriarche, ennemis tous deux du régent, fomentaient contre lui la jalousie de cette princesse. Les basses passions des grands

* An 1341.

de la cour fermaient leurs yeux sur les premiers intérêts de l'empire.

Cette cour devint un théâtre d'intrigues qui dégénérèrent, au profit des Ottomans, d'abord en querelles scandaleuses, et bientôt en guerres civiles; chacun dans le palais s'occupait plus des rivaux de son ambition que des ennemis de l'Etat.

Le patriarche prétendit occuper la première place au conseil, parce que, disait-il, « l'Eglise doit gouverner l'empire, » comme l'âme gouverne le corps. » Cantacuzène, trop homme d'Etat pour être courtisan, accroissait par sa fermeté toutes ces haines; il anéantit l'espoir des ambitieux en confirmant dans leurs emplois tous les fonctionnaires publics nommés par Andronic, de sorte que, contre la coutume, un changement de règne n'en opéra aucun dans les places.

Sa justice irritait les vices, ses réformes les partisans des abus; sa sévérité effrayait une armée amollie, incapable de supporter le joug de la discipline. Les étrangers, dans le dessein de profiter de ces dissensions, les aigrirent; le roi de Bulgarie

exigea qu'on lui rendît un prince bulgare qui s'était réfugié dans la capitale de l'Orient. Le conseil de l'impératrice, dirigé par cet esprit de faiblesse si commun dans la décadence des gouvernemens, n'osant répondre au roi par un refus, cherchait à éluder sa demande, il voulait qu'on fît cacher le prince dans une Eglise, pour opposer aux réclamations l'inviolabilité de l'asile.

« Croyez-vous, leur dit alors Cantacuzène, qu'un roi qui ne connaît d'autre » justice que la force respectera votre » droit d'asile? Si vous en êtes convaincus, renfermez donc aussi dans Sainte-» Sophie vos troupeaux, vos biens et » toutes les richesses de l'empire. Si vous » persistez dans une politique fausse et » lâche qui n'attire jamais que le mépris, » je me démets aujourd'hui de toutes mes » charges. Je ne sais ni ne veux commander à des hommes qui ne savent ni » défendre leurs amis ni combattre leurs » ennemis. »

L'impératrice le conjura de garder l'autorité, et lui promit une confiance

sans bornes. « Vous feriez plus sagement, » lui répondit-il, de me laisser jouir du » repos que je souhaite; si vous persistez » à me refuser ma liberté, je peux vous » prédire infailliblement ce qui arrivera. » La justice de mon administration m'at- » tirera un grand nombre d'ennemis; vous » les écouterez, vous m'exposerez à leur » furie, et, pour ne pas être leur vic- » time, je me verrai contraint de m'ar- » mer, de me défendre, d'ébranler l'em- » pire, et de garantir ma tête en la cei- » gnant du diadême que j'ai deux fois » refusé. »

L'impératrice, effrayée des périls qui la menaçaient, s'efforça de le rassurer, lui prodigua les protestations de confiance, imposa silence à ses rivaux, et l'investit de nouveau d'un pouvoir absolu. Cantacuzène, entraîné sans être convaincu, obéit et garda les rênes du gouvernement.

Il répondit avec hauteur aux ambassadeurs bulgares, et refusa de leur livrer le prince Sisman; la guerre fut déclarée. Le régent voulait faire couronner le jeune empereur; l'impératrice s'y opposa, sous

prétexte qu'une pareille solennité et les fêtes publiques qui devaient l'accompagner convenaient mal à la douleur d'une veuve; mais ce refus était réellement dicté par les ennemis de Cantacuzène, qui craignaient que cette preuve de dévouement au jeune prince ne réconciliât le peuple avec le régent qu'ils voulaient perdre.

Cantacuzène, à la tête d'une armée, marcha contre le roi des Bulgares, et le contraignit à demander la paix; il combattit ensuite les Turcs et les défit; depuis, ayant conclu une alliance avec les Serves, il méditait la conquête du Péloponèse et de l'Attique; mais la haine active de ses ennemis l'empêcha d'accomplir ses grands desseins.

On avait tramé un complot pour s'emparer du jeune empereur et du gouvernement; Apocauque en était le chef. La conspiration fut découverte, et, par une générosité plus noble que politique, le régent pardonna aux coupables. Loin d'être touchés de cette clémence, ils redoublèrent d'efforts pour perdre Cantacuzène.

Son beau-père, Azan Andronic, se joignit à eux, ainsi que la plupart des princes et des grands; ils obsédaient continuellement l'impératrice; chaque jour on lui dénonçait le régent; il voulait, disait-on, s'emparer du trône et la reléguer avec ses enfans dans un cloître.

La faible Anne, dans les premiers momens, méprisa ces calomnies; mais peu à peu elle y ajouta foi: la peur est toujours crédule. Pour se rassurer, cédant aux feintes alarmes des courtisans qui l'entouraient, elle augmenta sa garde, et revêtit Apocauque de la charge de gouverneur de la ville.

Loin d'y maintenir l'ordre, il y répandit par de faux bruits le trouble et la terreur. La populace, ameutée par ses agens, pilla la maison du régent.

Cantacuzène, accusé publiquement, demandait à être jugé; on ne lui permit point de se justifier : un décret impérial le bannit, le priva de ses charges, défendit à toutes les villes de l'empire de lui donner asile; enfin le plus ferme défenseur de l'Etat en fut déclaré l'ennemi.

Cantacuzène, absent de la capitale, ras-

semble ses partisans, leur rappelle sa fidélité prouvée par ses services, son désintéressement démontré deux fois par le refus du sceptre et par le sacrifice de ses biens aux besoins de l'Etat. Il n'avait ôté à personne la vie ni la liberté, jamais aucune mesure hostile n'avait motivé l'injustice dont il était la victime. La violence même de ses ennemis ne lui donnait d'autres désirs que le repos, mais, avant de s'y livrer, il veut que sa justification rende ce repos honorable.

« Quel aveuglement est le vôtre! s'é-
» crient alors tous ses amis: vous cher-
» chez des juges, vous ne rencontrerez
» que des bourreaux; abandonnés par
» vous, nous serons immolés par Apo-
» cauque, ou, ce qui nous paraîtrait pire
» encore, nous deviendrions ses esclaves.
» La couronne seule peut garantir votre
» tête et les nôtres. Andronic vous l'offrait,
» en la prenant vous ne ferez qu'exécuter
» ses volontés. »

Un guerrier dont on menace la vie, l'honneur et la liberté, se défend faiblement contre de semblables conseils: Cantacuzène parut céder à leurs vœux, en ne

cédant peut-être qu'à son ressentiment et à son ambition. « Vous l'exigez, dit-il, je » me rends ; mais songez que le succès de » notre entreprise dépend de notre union; » le pilote devient inutile au vaisseau » quand les matelots se divisent, et tous » périssent si le bâtiment fait naufrage. »

Un évêque le couronna dans la ville de Dydymotique ainsi que sa femme Irène : sa proclamation prouva qu'en s'emparant du sceptre son dessein n'était point d'en priver le fils de son bienfaiteur, car dans cet acte il eut soin d'insérer les noms d'Anne et de Jean avant le sien.

Quelques personnes timides, et l'évêque même qui l'avait couronné, lui conseillant la prudence, exagéraient à ses yeux l'habileté et les forces d'Apocauque. « Que peut, répondit Cantacuzène, un » œuf contre une pierre ? » « Ce mot, » reprit le prélat, me prouve que la » vertu même n'est pas exempte d'or- » gueil. » « Et pourriez-vous, reprit le » prince, accuser justement d'orgueil un » lion lorsqu'il se croirait plus fort qu'un » cerf ? »

Toujours fidèle à la mémoire d'Andronic, on observa que dans la cérémonie de son couronnement, au lieu de prendre la pourpre, Cantacuzène porta un vêtement blanc : c'était, chez les Grecs, la couleur du deuil.

Son premier soin fut d'organiser fortement et promptement ses troupes. Avant de combattre il demanda la paix : ses envoyés, assaillis d'injures, furent rasés, chargés de fers, promenés sur des ânes, et fustigés.

Anne désapprouvait ces violences : s'apercevant trop tard qu'on l'avait trompée, il lui échappa de dire, « que le seul » remède aux maux publics serait d'ac- » corder le titre d'empereur à celui qui, » depuis long-temps en exerçait le pouvoir » sans en abuser. » Mais les ennemis de Cantacuzène, l'effrayant pour la dominer, la menacèrent de livrer Constantinople aux Vénitiens et aux Bulgares si elle les abandonnait. Elle trembla, se tut et laissa commencer la guerre civile *.

* Au 1341.

Le patriarche couronna le jeune empereur Jean. Apocauque obtint le titre de grand duc. La mère de Cantacuzène fut jetée en prison et y mourut.

Andrinople se déclara contre Apocauque; son beau-père même prit les armes en Thrace pour ses ennemis; mais d'un autre côté le krale de Servie, voulant prolonger les troubles, lui envoya des secours.

Apocauque vint l'attaquer avec une armée dont une moitié prit la fuite, et l'autre fut battue: Cantacuzène, vainqueur, s'empara de la Thessalie; mais, tandis qu'il s'éloignait de Dydymotique, sa femme Irène, demeurée dans cette ville, apprit qu'un corps nombreux de Tartares inondait la Thrace; aveuglée par la peur, elle commit la faute d'appeler à son secours les Bulgares, qui accoururent plutôt dans le dessein de ruiner l'empire que de le sauver.

Une nouvelle guerre, déclarée par les Génois aux Tartares etablis à Caffa, fit disparaître de la Thrace ces Barbares; et en même temps, par un heureux coup du sort, les Bulgares, qu'aucun péril ne

Digitized by Google

menaçait, saisis d'une terreur panique, se retirèrent dans leur pays.

Cantacuzène se rendit maître de Berrhée : Apocauque, plus habile à se servir du poignard que de l'épée, voulut se défaire de Cantacuzène par un meurtre; un assassin, soldé par lui, manqua trois fois sa victime, la crut alors protégée par le ciel, tomba humblement à ses pieds, et lui révéla les ordres qu'il avait reçus.

Le sultan de Smyrne, Amir, amena des troupes à Cantacuzène; tous deux réunis franchirent la grande muraille de Christopolis et offrirent la paix à l'impératrice. Sa raison la voulait, sa faiblesse la refusa.

A cette époque, l'empire de Trébisonde devint aussi un théâtre de troubles et de révolutions : Bazile Comnène, qui le gouvernait, ne laissa en mourant que des enfans naturels. Sa veuve les bannit et appela au trône Andronic le jeune, de la même famille, et depuis long-temps exilé. Il était alors près de Cantacuzène qui le laissa partir; il prit le sceptre, fut déposé, rétabli, et resta enfin maître absolu de ce faible empire.

Digitized by Google

Cantacuzène ne négligeait pas pour sa cause personnelle la défense de sa patrie; il combattit avec succès les troupes d'Orcan; dans un autre combat, par des prodiges de valeur, il échappa à mille Turcs qui l'enveloppaient, marcha ensuite contre le roi des Bulgares, le vainquit et lui accorda la paix.

Ses succès et les revers d'Apocauque commençaient à produire dans la capitale une vive impression sur l'esprit des grands, qui feignent trop souvent de voir la justice où ils trouvent la fortune.

Déjà plusieurs d'entre eux formaient des vœux pour la paix; mais l'opiniâtre Apocauque animait la multitude et forçait la cour tremblante à continuer la guerre. Ce fut alors que Cantacuzène écrivit à ce ministre insolent des lettres qui prouvent que les Grecs de ce temps n'avaient guère conservé des héros d'Homère que leur grossièreté.

« Jeune, lui disait-il, vous étiez timide » comme un lièvre; vieux, vous vous mon- » trez fougueux comme un sanglier; mais, » quoique vous soyez habituellement per-

» fide et menteur ; il vous est échappé une » vérité ; vous dites que je vous connais » parfaitement et vous avez raison. »

» Je vous ai tiré du néant pour vous » élever ; vingt fois j'ai désarmé le ressen- » timent d'Andronic, qui voulait vous » infliger de justes châtimens : long-temps, » méprisant vos injures, j'ai persisté à » me servir de votre aptitude au tra- » vail, comme on tire partie des bêtes de » somme. Je vous dois cependant une » instruction qui me manquait, j'ai connu » par vous à quel degré d'ingratitude » et de bassesse un homme peut descen- » dre ».

Un des plus grands malheurs des dissensions civiles, c'est de dégrader quelquefois les plus nobles caractères : cette lettre de Cantacuzène et quelques-unes de ses actions en sont une déplorable preuve ; il dévasta sans pitié les environs de la capitale, épargnant seulement les prisonniers qu'il traita humainement. Orcan, l'œil ouvert sur les discordes de l'empire, était devenu maître paisible de la Bithynie et de la Paphlagonie ; il offrit à Cantacuzène

ses dangereux secours. Avant de l'écouter, le nouvel empereur envoya des députés à ses ennemis, leur proposant de quitter la pourpre et de conclure la paix; ses députés furent traités avec mépris. Un tel outrage lassant la patience de Cantacuzène, il commit la faute, et l'on peut dire le crime, de sacrifier sa patrie à son parti, son honneur à son intérêt; cédant aux instances d'Amir, il accepta l'alliance d'Orcan, admit ses troupes dans son camp et donna sa fille Théodora à ce sultan. Cette protection étrangère assura sa fortune aux dépens de sa gloire.

Ce lien, avec l'ennemi redoutable qui démembrait l'empire en Asie et qui commençait à s'établir en Europe, excita contre Cantacuzène une haine fondée, et depuis ce jour il se vit menacé par de fréquentes conspirations.

Cantacuzène n'avait été couronné que par un évêque; le patriarche de Jérusalem, avec la permission d'Orcan, vint renouveler à Andrinople cette cérémonie.

Cependant Apocauque, désespérant du salut de sa cause, suivit la marche des

tyrans; la peur le rendit cruel, les délateurs l'entourèrent; il agrandit les prisons et les encombra de victimes. Mais la vengeance s'arma contre lui du fond des cachots, et, comme il venait un jour les visiter, les prisonniers se soulevèrent et l'assommèrent à coups de hache.

Le patriarche, privé de son appui, fut accusé et déposé par un concile. Tandis que la discorde agitait ainsi la ville, les amis de Cantacuzène lui en ouvrirent les portes, et la cour apprit tout à coup qu'il y entrait et que toutes les troupes se déclaraient pour lui : l'impératrice était si loin de s'y attendre, que d'abord elle ne put croire la nouvelle qui lui en fut apportée; elle refusa même de recevoir un officier chargé de propositions pacifiques; bientôt la terreur remplace l'incrédulité, le palais se remplit d'hommes armés, les courtisans fuient, l'impératrice tremble et se croit perdue; Cantacuzène paraît, la rassure, fait prosterner devant elle tous ses officiers, qui lui jurent fidélité ainsi qu'à son fils; une amnistie générale est proclamée; un traité décide que les deux

empereurs régneront ensemble : la déposition du patriarche est confirmée ; Isidore lui succède ; la paix est rétablie, et les deux empereurs sont sacrés à Sainte-Sophie *.

Irène vint partager le triomphe de son époux, et fut reçue avec les honneurs dus à son rang. L'impératrice Anne, dans le dessein de donner un nouveau gage à la tranquillité publique, maria le jeune empereur, son fils, avec Hélène, fille de Cantacuzène. Cette solennité, où brillaient tant de têtes couronnées, offrait un contraste à la fois affligeant et ridicule d'orgueil et de misère, trop fidèle image de l'empire.

L'usage exigeait le faste, la guerre civile et la perte d'un grand nombre de provinces avaient épuisé le trésor et ruiné la cour. La vanité s'efforça inutilement de déguiser la pauvreté : tout, dans cette cérémonie, brilla d'un éclat imposteur ; on n'y vit que de faux diamans, des cuirs dorés, des vases d'argile peints, des vaisselles d'étain et de cuivre.

* An 1347.

Après plusieurs jours consumés en fêtes et en festins, Orcan vint à Scutari féliciter l'empereur d'une paix dont la promptitude l'avait peut-être plus étonné que satisfait.

Cantacuzène reprit promptement les armes, combattit les Serves et les contraignit à rentrer dans leurs limites. Voulant ensuite rétablir les finances, il invita les plus opulens personnages de la cour à y contribuer par de généreux sacrifices. Tout le monde l'approuva, personne ne lui obéit, et cet égoïsme, symptôme certain de la ruine des Etats, le força de renoncer au projet de reconquérir les provinces perdues.

L'empire était ruiné, les grands seuls s'étaient enrichis; la fortune publique se trouvait concentrée dans un petit nombre de mains; on peut juger de ce brigandage par l'opulence de celui de tous les grands qui montrait seul alors quelque modération et quelque patriotisme. Cantacuzène publia volontairement l'état de ses richesses, richesses qu'il avait diminuées par des sacrifices, et qu'il n'aug-

menta jamais par des déprédations. Après avoir donné au trésor deux cents vases d'argent, et éprouvé une confiscation dont le produit suffit pour équiper une flotte de soixante-dix galères, il possédait encore plus de soixante mille arpens; deux mille paires de bœufs les labouraient. Ses pâturages renfermaient deux mille cinq cents jumens, deux cents chameaux, trois cents mulets, cinq cents ânes, cinq mille bêtes à cornes, cinquante mille cochons et soixante-dix mille moutons. Un Etat où la misère publique fonde de telles fortunes offre à ses ennemis une proie facile à saisir et impossible à défendre.

Le pape adressa de vifs reproches à Cantacuzène sur ses liaisons avec les Infidèles; pour se justifier il rompit avec eux, leur déclara la guerre et la soutint avec succès. Leur exigence croissante ne laissait pas manquer son ingratitude de prétextes.

De nouveaux troubles arrêtèrent les progrès de ses armes; les Génois établis dans Galata, s'étant soulevés, détruisirent la flotte grecque, et attaquèrent la ville;

Digitized by Google

étranges vicissitudes dans le sort des empires, un prêtre gouvernait la ville des César, Gênes assiégeait Constantinople.

Les Grecs repoussèrent les assaillans; les deux empereurs revinrent défendre la capitale, équipèrent une nouvelle flotte, et livrèrent un nouveau combat; la victoire se déclara encore pour les Génois, mais le sénat de Gênes, prévoyant les suites d'une guerre disproportionnée à ses forces, et qui lui aurait attiré trop d'ennemis, désavoua ses amiraux, conclut la paix, et accorda même aux Grecs des indemnités.

Quoique les taxes publiques ne produisissent plus que douze millions, et malgré la pénurie du trésor, qui ne permettait de solder régulièrement que trois mille hommes de cavalerie et de n'entretenir que trente galères armées, l'activité de Cantacuzène suppléait à ce défaut de moyens; il battit encore les Serves, reprit Edesse, Berrhée, et se rendit maître de Thessalonique.

Dans ce même temps, le patriarche Isidore mourut; Caliste lui succéda, et,

sous son pontificat, le fanatisme agrava les malheurs de l'empire par celui des discordes religieuses et des persécutions. Une nouvelle superstition, source d'un nouveau schisme, enflammait depuis quelques années l'imagination mobile des Grecs et divisait les Eglises; le peuple, froid pour la vérité, enthousiaste pour les fables, écoutait avec ardeur les rêves de quelques illuminés contemplatifs, dont un prêtre nommé Palamas s'était déclaré le chef en 1351. Dans leur folle extase, ils s'imaginaient voir sortir de la partie inférieure de leur poitrine la même lumière qui avait environné Jésus-Christ sur le mont Thabor; cette lumière, disaient-ils, était miraculeuse et incréée. Leur erreur remontait au onzième siècle; répandue depuis dans les monastères du mont Athos, pendant long-temps elle avait fait peu de progrès, mais l'autorité s'en mêla, et dès lors elle devint plus dangereuse et plus accréditée.

L'empire se voyait ainsi à la fois livré aux attaques étrangères et aux dissensions civiles. Les Vénitiens recherchèrent l'al-

liance de l'empereur, assiégèrent les Génois dans Galata et abandonnèrent ensuite les Grecs. Les Génois s'emparèrent d'Héraclée. Martin de Moro voulait assiéger Constantinople; Doria s'y opposa, mais il parcourut les bords du Pont-Euxin et les dévasta.

Une flotte du roi d'Aragon, s'étant réunie à celles des Grecs et des Vénitiens, livra bataille à Doria; la fuite honteuse des Grecs donna la victoire aux Génois. Ceux-ci ayant attiré Orcan dans leur parti, les Aragonais et les Vénitiens se retirèrent et portèrent la guerre sur les côtes d'Italie. Les Génois y éprouvèrent d'abord quelques revers; mais ils furent compensés par les succès de Visconti, duc de Milan, qui battit les Vénitiens et fit prisonnier leur général Pizzani.

La concorde rétablie entre les empereurs, et que tant de dangers extérieurs auraient dû affermir, ne fut pas de longue durée; les ennemis de Cantacuzène, après plusieurs conspirations avortées, parvinrent à exciter la jalousie du jeune empereur contre son collègue et contre Ma-

thieu, fils de Cantacuzène. Bientôt on en vint à une rupture ouverte : Cantacuzène chassa d'Andrinople Jean Paléologue. Les Serviens, les Vénitiens, les Bulgares embrassèrent la cause de Jean. Le sultan se déclara pour Cantacuzène et lui envoya dix mille Turcs. Avec leur secours il battit les Serviens et les Bulgares, et fit couronner son fils Mathieu. Le patriarche Caliste refusait de le sacrer, il fut déposé et remplacé par Philothée.

Les Turcs, profitant de ces troubles, formèrent des établissemens en Thrace. Le peuple cependant se déclarait presque partout en faveur de Jean ; un riche particulier génois leva pour lui, à ses frais, un corps nombreux de troupes grecques et latines. Cantacuzène, pour mettre fin à ces troubles qui allaient détruire sa patrie, offrit d'abdiquer. Jean, touché de cette démarche, se réconcilia avec son beau-père.

Tous deux réunis voulaient enfin tenter un grand effort pour relever l'empire et en chasser les ennemis. Toute la jeunesse grecque, indignée de voir les pro-

vinces ravagées, l'Asie perdue, la Grèce menacée, les Turcs attirés en Thrace, un grand nombre de villes occupées par les Bulgares et par les Serves, demandait à grands cris la guerre. Cantacuzène opposait vainement à cette fougue imprudente de sages conseils. « Avant de combattre, » disait-il, rétablissez l'ordre intérieur, » payez les impôts, remplissez le trésor, » levez des troupes, instruisez-les, équi- » pez des flottes, redonnez à la discipline » son ancienne vigueur. »

On ne l'écoutait plus, tous demandaient des armes, mais aucun ne voulait ni payer ni obéir.

Cantacuzène prévoyait alors leur chute certaine, puisqu'ils étaient atteints d'une maladie incurable; las des orages, convaincu qu'une nation présomptueuse, corrompue, déchirée par des discordes civiles, défendue par un petit nombre de soldats indisciplinés, attaquée par une foule de Barbares plus instruits que les Grecs dans l'art de la guerre, devenait impossible à sauver, résolut de l'abandonner à son triste sort, descendit du trône, prit l'habit

monastique et s'enferma dans un couvent où il vécut encore vingt années.

Sa femme Irène imita son exemple et se fit religieuse. Cette abdication ne termina point les troubles *; Mathieu, fils de Cantacuzène, voulait régner; Jean lui fit la guerre, et demanda en même temps au pape le secours des princes latins contre les Infidèles. Innocent, qui occupait alors le saint-siége, fit de vaines tentatives pour réchauffer le zèle des monarques de l'Europe; tous s'étaient autrefois armés pour la conquête du saint sépulcre, aucun ne voulut combattre pour sauver un empire.

Mathieu, pris dans un combat, fut livré à Jean par les Serves. Cantacuzène, du fond de son cloître, sollicita la liberté de son fils. Mathieu l'obtint, abdiqua et rejoignit en Morée son frère Manuel, qui gouvernait cette province avec le titre de despote.

Cantacuzène était digne, par ses talens, par ses vertus, de vivre dans un autre siècle et d'occuper un trône plus glo-

* An 1355.

rieux ; mal secondé, il soutint encore l'honneur des armes grecques ; l'injustice le força de régner. Dans un temps de mollesse, d'ignorance, d'iniquités, de lâcheté, de tyrannie, il se montra ferme, juste, généreux, actif, brave et éclairé.

Lumière brillante au milieu des ténèbres, il étudia les anciens, apprit plusieurs langues et écrivit l'histoire du règne de son prédécesseur et de son ami. Il laissa un commentaire sur la morale d'Aristote et une réfutation de l'Alcoran ; son style était noble, élégant, mais prolixe. Son courage l'éleva au trône, son habileté l'y maintint, sa sagesse l'en fit descendre.

JEAN PALÉOLOGUE SEUL *.

Un prince doué du plus vaste génie aurait peut-être difficilement arrêté l'empire dans sa rapide décadence ; mais Jean Paléologue n'était remarquable que par la beauté de sa figure et la bonté de son

* An 1357.

cœur, qui lui firent donner le surnom de *Calojean.*

Orcan, gendre de Cantacuzène, avait en sa faveur mis un frein à son ambition; rien ne l'arrêta plus lorsqu'il se vit dégagé de ce lien. L'un de ses fils, Soliman, qui avait plusieurs fois soutenu par ses armes la cause de Cantacuzène, reprit les places qu'il lui avait cédées, et entre autres Gallipoli. Il se rendit ensuite maître d'Andrinople, et mourut.

Un autre prince, Amurat, destiné à jeter un grand éclat sur le trône ottoman, conquit l'importante forteresse de Chiorli, située entre Andrinople et la capitale. Aucun trait de bravoure n'honorait le malheur des Grecs; partout ils fuyaient sans combattre, et souvent même leur vénalité allait au-devant du joug qui les menaçait; Dydymotique fut livrée aux Turcs par trahison; Cantacuzène avait abandonné le trône, mais non sa patrie; gémissant sur sa ruine, il implora la générosité d'Orcan, et obtint la restitution de Dydymotique *.

* An 1358.

Cet acte de déférence fut le dernier de la vie d'Orcan, il termina tranquillement une carrière parcourue avec gloire; il recommanda, en mourant, à son fils Amurat de ne fonder son pouvoir que sur la justice. Ce jeune prince musulman, généreux et brave, semblait disposé à suivre un si prudent conseil; livré à l'étude, on dit qu'il prenait pour modèle Cyrus, dont il imita plus dans la suite la vaillance que les vertus.

Il est plus facile d'apprendre à vaincre les autres qu'à se vaincre soi-même. La lecture de Xénophon ne pouvait guère corriger les mœurs d'un despote nourri des préceptes de l'Alcoran, et imprégné des erreurs du fatalisme. Cependant Amurat dut peut-être aux leçons de ce Grec fameux une partie des grandes qualités qui lui méritèrent dans l'Orient le surnom d'illustre.

Pendant la première année de son règne il acheva la conquête de l'Asie; comme il était alors dans la ferveur de son enthousiasme pour le héros dont il lisait l'histoire, il traita les vaincus avec hu-

manité, et sut, par sa douceur, attacher les villes grecques à leur nouveau maître; mais bientôt les imans, c'est ainsi qu'on nomme les prêtres turcs, s'emparèrent de son esprit; Xénophon fut oublié, le sultan devint ambitieux, fanatique et persécuteur.

Il promit aux ministres de l'Alcoran la cinquième partie du fruit de ses victoires sur les chrétiens; alors ils ne cessèrent de l'exciter à piller l'Archipel et à conquérir la Grèce.

L'empereur Jean ne lui opposait point d'obstacles; ses armes ne furent arrêtées momentanément que par un Vénitien nommé Laurent Celsi, qui battit sa flotte et reçut la dignité de doge pour prix de ses exploits.

Jean Paléologue, qui n'osait combattre Amurat, ne s'occupait qu'à diminuer par des traités le nombre de ses ennemis; plus disposé à négocier qu'à s'armer, il se réconcilia avec le krale de Servie, et acheta la paix du roi des Bulgares.

Amurat, dans ce temps, porta un coup mortel à l'empire, et le frappa de ses

propres armes; la cinquième partie des jeunes Grecs pris à la guerre fut destinée par lui à former une infanterie d'élite qui reçut le nom de janissaires, ou nouveaux soldats; leur intelligence, leur bravoure native, le fanatisme inspiré par le nouveau culte qu'on leur faisait embrasser, les rendirent bientôt fameux, et la Grèce se vit ainsi conquise par ses propres enfans.

Ces nouvelles gardes prétoriennes, appui glorieux des sultans capables de les commander et de les contenir, devinrent dans la suite, sous des princes faibles, aussi formidables à leurs maîtres qu'à leurs ennemis. Amurat augmenta aussi et organisa plus régulièrement les spahis créés par son père. Une foule de seigneurs serves et bulgares avaient, à l'exemple des nobles italiens, français et allemands, usurpé la plupart des domaines impériaux et des terres du peuple en Thrace et en Grèce : Amurat les en dépouilla.

A la tête de soixante mille hommes, il annonçait le dessein et concevait l'espoir de subjuguer tout l'empire. Les rois de

Hongrie et de Bulgarie, les princes de Servie et de Valachie, alarmés de ses progrès, se réunirent, marchèrent avec toutes leurs forces contre lui, et lui livrèrent bataille près d'Andrinople *.

Les Turcs, accoutumés à vaincre sans péril les Grecs amollis, trouvèrent alors des ennemis aussi barbares et aussi féroces qu'eux; la victoire fut long-temps disputée, mais elle demeura aux Ottomans, qui firent de leurs ennemis un carnage affreux.

Amurat vainqueur porta ses armes en Béotie, s'empara de Thèbes, et prit plusieurs villes dans le Péloponèse. Le bruit de ses triomphes retentit dans l'Occident. L'Europe, menacée de nouveau par le glaive de Mahomet, s'agita et se montra prête à se soulever tout entière. Jean, roi de France, se déclara chef d'une croisade contre les Musulmans; le roi de Danemarck et le roi de Chypre s'engagèrent, ainsi que les Vénitiens, à le seconder; le pape Urbain nomma pour son légat le

** An 1363

cardinal de Talleyrand Périgord ; l'empereur des Grecs était si méprisé, que les princes latins ne daignèrent pas l'informer de l'entreprise qu'ils méditaient pour sa délivrance.

D'autres intérêts firent bientôt avorter ce grand projet. Le roi de France, en guerre avec les Anglais, laissa échapper, par sa témérité, une victoire certaine ; poussant au désespoir des ennemis prêts à se rendre, il fut battu et pris par eux. Lusignan seul, avec les Cypriotes et les Vénitiens, accomplit son serment, attaqua les Turcs, descendit en Egypte et s'empara d'Alexandrie ; mais une terreur panique de ses troupes le força d'abandonner sa conquête ; il rentra dans son île, les chevaliers de Rhodes et les Vénitiens retournèrent dans leur patrie, chargés de butin.

Jean Paléologue, semblable au dernier prince latin que son aïeul avait détrôné, ne trouvant point de ressource dans son courage, quitta sa capitale et courut mendier sans succès des secours en Occident. Arrivé à Rome, il abjura la religion

grecque, et demanda au pape de l'argent; on ne lui donna que des festins.

Son dessein était d'aller en France, mais il sut que Charles V, occupé alors du soin de reconquérir son royaume, ne pouvait lui offrir d'appui.

L'empereur se rendit à Venise, il y fut arrêté pour dettes; Andronic, son fils aîné, refusa de les payer. Manuel, le second de ses enfans, racheta sa liberté.

Enfin il s'embarqua pour venir à Constantinople, n'ayant rien obtenu du pape que le conseil d'emmener avec lui un brave et fameux corsaire nommé Dagut, « capable, disait-il, de relever la marine » grecque. »

Pierre de Lusignan, roi de Chypre, dont la vaillance et l'ardeur donnaient quelque espoir aux Grecs, fut tué cette année dans une émeute excitée par quelques citoyens dont il avait déshonoré les filles. Les Vénitiens et les Génois, s'étant alors de nouveau déclaré la guerre, refusèrent toute assistance à l'empereur; ce malheureux prince, sans force, sans argent, sans alliés, prit le parti honteux

de se livrer à la discrétion d'Amurat, dont il se rendit vassal et tributaire, à condition qu'on le laisserait régner sur les derniers débris de l'empire *.

Grégoire XI, qui venait d'être élevé au pontificat, tenta de vains efforts pour armer les princes chrétiens contre Amurat; les chevaliers de Rhodes écoutèrent seuls sa voix, et défendirent Smyrne avec succès contre les Ottomans. Un des fils de Cantacuzène, Manuel, indigné de l'avilissement de sa patrie, prit les armes, et enleva aux Turcs la ville de Phères; la vengeance d'Amurat fut prompte; il s'empara de Thessalonique, et Manuel, abandonné, se vit contraint d'implorer la clémence du vainqueur.

L'ambition du sultan ne connaissait plus de bornes; méditant la conquête de la Hongrie, il conclut, pour s'en emparer, une alliance avec les Tartares : mais le soulèvement de quelques émirs en Asie suspendit ses desseins; il marcha contre les rebelles, et donna l'ordre à son vassal

* An 1371.

Jean de le suivre dans cette expédition.

Amurat avait laissé en Thrace le commandement de ses troupes à Contus, son fils; Andronic, fils aîné de Jean, y était aussi resté; Contus, las d'obéir, se montrait impatient de régner; Andronic nourrissait dans son cœur une haine profonde contre son père, qui, pour le punir de son ingratitude, l'avait privé de son droit d'aînesse, et venait d'associer au trône Manuel, son frère cadet : les deux jeunes princes, unis par les mêmes vices et par la même ambition, conspirèrent contre leurs pères, gagnèrent les troupes et les excitèrent à la révolte *.

Amurat, informé de cet événement, repassa promptement en Europe, traînant à sa suite l'infortuné Jean, qu'il soupçonnait d'intelligence avec les rebelles.

L'empereur, effrayé de ses reproches et de ses menaces, parvint avec peine, par la plus basse soumission et par les protestations les plus serviles, à désarmer le courroux de son maître.

* An 1375.

Dès qu'Amurat parut, une partie des troupes rentra dans le devoir; le reste courut avec les princes se renfermer dans la ville de Dydymotique; le sultan l'assiégea; la résistance fut d'abord opiniâtre, mais enfin les habitans, dans l'espoir d'obtenir la conservation de leur vie et de leurs biens, capitulèrent; le terrible Amurat ne se souvenait plus de l'exemple de Cyrus ni des leçons de Xénophon; par ses ordres on creva les yeux à son fils; la garnison entière fut noyée; les principaux chefs des rebelles se virent contraints de servir eux-mêmes de bourreaux à leurs enfans.

Le faible Jean, forcé de se montrer cruel, ordonna le supplice de son fils Andronic, et le condamna à perdre les yeux; l'exécuteur, plus humain, ne lui en brûla qu'un.

Constantinople était alors le théâtre de quelques combats; mais leur objet n'était pas la défense de l'empire, et pendant que les Grecs supportaient en silence le joug ottoman, les flottes génoises et vénitiennes se battaient dans le port de Constantinople.

Jean favorisait secrètement les Vénitiens : tandis qu'ils se disputaient la victoire, le sultan, rassasié de vengeances, parut enfin s'apaiser, il rendit la liberté à Andronic; ce prince, dont le supplice avait augmenté le ressentiment, se servit de l'or et de l'assistance des Génois pour former une nouvelle conspiration; il était plus facile de trouver dans cette ville corrompue des conjurés que des soldats; à la tête d'une troupe de rebelles, il force la nuit les portes du palais impérial, arrête son père et ses deux frères, les fait jeter en prison et s'empare du trône.

Un riche Vénitien, nommé Carlo Zéno, et qui prétendait descendre de l'empereur Zénon, montra seul une généreuse pitié pour un empereur trahi par son fils et abandonné par ses sujets. Prodiguant ses biens pour le délivrer, il gagna le concierge qui le gardait, parvint dans sa chambre, et le pressa d'échapper, en le suivant, à la tyrannie. Jean, mauvais prince mais bon père, refusa la liberté. « Si vous ne pouvez pas, dit-il, délivrer » avec moi mes deux fils, le barbare An-

» dronic se vengera sur eux de ma fuite. » J'aime mieux rester dans les fers que » d'être cause de leur mort. »

En vain Zéno lui représenta que le plus sûr moyen de sauver ses enfans était de recouvrer sa puissance; la résistance de Jean fut invincible.

Zéno, ayant compromis sans effet sa fortune et sa vie, se retira mécontent : Jean avait trouvé dans sa prison une de ses anciennes maîtresses, nommée Pétronille; elle était femme de son geolier, et avait été son agent pour correspondre avec Zéno; elle continua de servir son ancien maître. Les Vénitiens établis dans la capitale cherchèrent à former un parti pour l'empereur : Andronic, informé de leurs manœuvres, les menaça de sa vengeance ; mais ils s'adressèrent au sultan qui les protégea; l'empereur, pour recouvrer son trône en sapa lui-même les bases; sacrifiant son pays à son intérêt, il vendit, comme le répètent tous les historiens, ses Etats pièce à pièce, céda Ténédos et Lesbos à Venise, promit au sultan un tribut de trente mille écus

d'or, convint d'entretenir à son service douze mille hommes, et contraignit la ville de Philadelphie, en Lydie, qui jusqu'alors avait résisté aux Musulmans, de se soumettre aux lois d'Amurat.

Le sultan donna ses ordres, tout obéit; Jean remonta sur son trône, Andronic reçut son pardon; tous deux cependant étaient indignes, l'un de régner, l'autre de vivre.

En tous lieux les Grecs éprouvaient les outrages que la faiblesse craint, attire et mérite; l'empereur de Trébizonde ayant refusé de rendre justice à un Génois nommé Mégollo, dont on avait pillé les propriétés, ce farouche républicain arme deux galères, ravage les côtes, prend un grand nombre de Grecs, leur coupe le nez et les oreilles, les fait saler et les enferme dans un baril qu'il envoie insolemment à l'empereur.

Amurat continuait sans obstacles et presque sans gloire ses conquêtes; il s'empara de la principauté d'Achaïe; Patras lui ouvrit ses portes; la plupart des villes de Macédoine se rendirent à lui; Belgrade

même, en Servie, reconnut ses lois; chacun se partageait l'empire; les Vénitiens se rendirent maîtres de Corfou; le roi de Hongrie, le krale de Servie, les Dalmates et les Valaques, ne voyant plus de barrières entre eux et les Ottomans, réunirent leurs forces et vinrent attaquer Amurat : la bataille eut lieu près de Cassovie; des deux côtés on montra le même courage et la même opiniâtreté; mais les Turcs, très inférieurs aujourd'hui dans l'art de la guerre à tous les peuples d'Europe, les surpassaient alors en tactique et en discipline; les Ottomans furent vainqueurs.

Bajazet, fils du sultan, excitait par sa vaillance, par sa force, l'ardeur des siens, il répandait la terreur et la mort dans les rangs ennemis: « Sous la massue de fer » de Bajazet, dit un historien Arabe, les » cuirasses de fer, les casques d'airain s'a- » mollissaient comme la cire. »

Cette bataille fut le dernier triomphe d'Amurat; il y trouva une mort digne de sa vie; comme il poursuivait les vaincus, il remarqua que presque tous les morts

foulés aux pieds par son cheval étaient de jeunes Bulgares et Serves à peine arrivés à l'âge viril. Un des officiers qui l'accompagnaient lui dit : « Vous ne devez » point en être surpris, tout homme doué » de quelque raison n'oserait attaquer l'in- » vincible Amurat ; la jeunesse étourdie » peut seule être assez présomptueuse » pour le combattre. » Tandis que le sultan recevait avec orgueil cet encens de la flatterie, un vieux soldat serve, blessé et couché parmi les morts, l'aperçoit, se relève et enfonce un poignard dans son sein : le conquérant, en rendant le dernier soupir, entendit, pour oraison funèbre, les cris de triomphe de son armée victorieuse.

Bajazet *, son héritier, signala son avénement au trône par un acte de férocité que la plupart de ses successeurs imitèrent trop souvent : il fit étrangler son frère.

Le sultan entra en Moldavie, et y éprouva un échec ; la révolte de quelques

* An 1389.

émirs le contraignit de repasser le Bosphore; il dépouilla de ses Etats son beau-père, prince de Phrygie, exigea un lourd tribut de l'empereur, et se fit suivre à l'armée par Manuel, son fils, qu'il garda comme otage. Jean, ne pouvant plus douter de la chute prochaine de l'empire, releva les fortifications de Constantinople: Bajazet le menaça de faire crever les yeux à son fils s'il ne démolissait promptement ces ouvrages. L'empereur gémit, mais obéit. La honte et le chagrin terminèrent la triste vie de ce prince, que l'excès de l'humiliation ne put déterminer à chercher une mort glorieuse; il était âgé de soixante-un ans et en avait régné cinquante-deux.

MANUEL PALÉOLOGUE *.

Le trône allait recevoir un prince digne de l'occuper, de le défendre, et capable même de l'affermir, si tous ses supports n'eussent pas été dégradés et rompus;

* An 1391.

Manuel était brave, généreux; on remarquait en lui à la fois une noble élévation d'âme et une grande finesse d'esprit; enfin il possédait la première de toutes les qualités pour un roi, celle qui ajoute un lustre à toutes les autres, il était animé d'un véritable amour pour sa patrie.

Lorsque son père mourut, Manuel, traîné à la suite de Bajazet, s'y voyait gardé avec soin comme otage et comme garant involontaire de la servitude des Grecs : associé de nom à l'empire depuis dix-huit ans, il avait gémi sur la faiblesse de son père et de son souverain qu'il voyait esclave de ses ennemis et tyran de sa famille. Dès qu'il apprit la mort de Jean, indigné de la chaîne où il était retenu, il brave la mort, rompt ses fers, trompe sa garde, s'échappe de Pruse et arrive dans sa capitale.

Bajazet fit trembler, par sa fureur et par ses menaces, les officiers qui avaient poursuivi le prince sans l'atteindre; il commanda au nouvel empereur de lui prêter serment comme vassal, de lui payer un tribut, et d'admettre dans Constan-

tinople un cadi turc pour préserver les Musulmans qui s'y trouvaient de l'affront d'être jugés comme des *chiens d'infidèles*; enfin, déclarant le territoire qui environnait la capitale propriété musulmane, il défendit aux habitans de sortir de leur ville sans sa permission.

Manuel, préférant une chute honorable à cet abaissement honteux, refusa de se soumettre, et colora cependant de prétextes plausibles son refus, exprimé en termes nobles mais modérés.

Bajazet furieux fit marcher contre lui trois armées; l'une, sous ses ordres, changea la Thrace en déserts; l'autre, conduite par Turacan, ravagea les côtes du Pont-Euxin; la troisième, commandée par Abranetzès, attaqua l'Achaïe et le Péloponèse.

Depuis la mort des petits-fils de Cantacuzène, ces contrées étaient gouvernées par Théodore, frère de Manuel, et despote de Lacédémone : sous l'administration de ce prince actif, juste et brave, cette belle partie de la Grèce semblait ressusciter : les villes avaient relevé leurs

murs; les champs étaient rendus à la culture; un grand nombre d'Illyriens, appelés par lui pour repeupler ce pays, l'enrichissaient par leurs travaux et le défendaient par leurs armes. La fille du duc d'Athènes, en épousant Théodore, lui avait apporté en dot la ville de Corinthe.

Le prince grec opposa aux Musulmans une vive résistance; cependant Manuel, enfermé dans sa capitale, privé de toute ressource pour lever et pour payer des soldats, écrivit à tous les princes chrétiens; il leur annonça que si leur imprévoyance livrait aux Turcs les débris de la Grèce, les derniers boulevards de l'empire, on verrait bientôt ce torrent s'étendre en Occident, renouveler dans toute l'Europe les calamités dont Attila l'avait rendue le théâtre, et renverser enfin partout la croix.

Sigismond, roi de Hongrie, comme le plus exposé à ce débordement de Barbares, s'arma le premier pour en arrêter les progrès. Avant de combattre, il voulut négocier, et chargea son ambassadeur de demander à Bajazet sur quel droit il se

fondait pour s'emparer de la Bulgarie.

Bajazet, après avoir écouté en silence cet ambassadeur, le conduisit dans un vaste arsenal rempli d'armes de toute espèce : « Chrétien, lui dit-il, tu veux » connaître quels sont mes droits, les » voici : tu peux les compter. Apprends » aussi quels sont mes desseins : je sub- » juguerai la Hongrie, je me rendrai » maître de l'Allemagne ; je traînerai à » ma suite mon esclave, l'empereur des » Grecs; Rome me verra dans ses murs; » je déposerai au Capitole les couronnes » que j'aurai conquises, et je ferai manger » l'avoine à mon cheval sur l'autel de » Saint-Pierre. »

Sigismond fit connaître en France cette insolente bravade; elle enflamma de courroux les chevaliers français : presque tous à l'envi coururent aux armes pour venger l'honneur de l'Europe, et pour défendre son culte.

Tous se montraient impatiens de secourir la Hongrie et de délivrer la Grèce : le faible Charles VI régnait alors en France; le duc de Bourgogne, oncle du

roi, le gouvernait; ce duc, cédant aux instances de son fils, le comte de Nevers, permit à tous ses preux d'aller signaler leur courage en Orient.

Mille chevaliers partirent, suivis d'un grand nombre d'archers et de valets armés: on y voyait briller plusieurs princes de la maison royale; le comte d'Eu, les ducs de Bar, ainsi que les guerriers les plus célèbres alors par leurs exploits, tels que Coucy, la Trémouille, Château-Morand et le fameux maréchal de Boucicaut, qui, dans la suite, défendit Constantinople, vainquit les Turcs en Asie, gouverna Gênes, força le roi de Chypre à la paix, battit les Vénitiens, fit une descente d'abord en Egypte, puis à Tunis, et trouva enfin la mort dans les funestes champs d'Azincourt.

Cette armée de héros, plus éclatante encore par le nom de ses guerriers et par l'ardeur de leur vaillance que par l'or et l'argent qui couvraient leurs chevaux et leurs armures, traversa rapidement l'Allemagne, et remplit d'espoir les troupes de Sigismond.

Le comte de Nevers commandait ce corps d'élite; les princes et les principaux barons payaient seuls les frais de cette expédition. Ils entretenaient avec magnificence les chevaliers rangés sous leurs bannières.

Leur exemple fut imité par une foule d'illustres aventuriers de tous les pays, qui grossirent tellement les forces du roi de Hongrie que ce prince put marcher contre les Ottomans à la tête de cent mille hommes.

Tandis qu'on préparait contre Bajazet ce grand armement, le sultan, qui se trouvait à Phères avec toutes ses troupes, ordonna à Théodore, à l'empereur Manuel, et à leur cousin Jean Paléologue, fils d'Andronic, de se rendre près de lui; la résistance était impossible, ils obéirent *. Dès que le sultan les vit, il commanda aux officiers qui les entouraient de les décapiter. Le grand visir osa résister à cet ordre barbare; le courage du ministre étonna son maître. Bajazet

* An 1395.

calma son courroux, mais sa clémence fut encore celle d'un barbare et d'un tyran : il ne permit aux princes de quitter son camp et de retourner dans leurs foyers, qu'après avoir livré en leur présence à ses bourreaux, les principaux officiers qui les accompagnaient; on leur coupa les mains et on leur creva les yeux.

Manuel, échappé à l'échafaud et rentré dans son palais, épousa Hélène, fille de Constantin Dragosès, prince de Macédoine. L'empereur attendait tristement dans sa capitale, qui lui servait de prison, l'arrêt que la fortune allait prononcer dans les plaines de Thrace et de Hongrie. Théodore, n'ayant pas, comme son frère, obtenu la liberté, était demeuré en otage dans le camp turc; peu de temps après il trouva le moyen d'échapper à la mort qui le menaçait. Les Français, à peine arrivés, se montrèrent impatiens de combattre; ils pressèrent le roi d'entrer en campagne. Les Hongrois, aiguillonnés par eux, s'emparèrent de Bodin en Romanie, prirent plusieurs autres places et mirent

enfin le siége devant Nicopolis. Les preux de France, toujours les premiers sur la brèche et les plus avant dans la mêlée, avaient tellement enhardi leurs alliés, qu'ainsi que le dit Boucicaut dans son langage naïf, « ils ne doubtoient de tout » le monde. Hélas! poursuit-il, si for- » tune ne leur eust nui, bien pourroient » encore bénir l'heure et le jour que » telle noble compagnie de François leur » était venue; mais comme fortune est » souvent coustumière de nuire aux bons » et aux vaillants, semble que elle eut » envie du grand bien et de l'excellente » vaillance qui étoit en eux. Eh! qui est- » ce qui se puisse garder de male for- » tune quand elle veut courir sus et nuire » à qui que ce soit. ».

Nicopolis était la ville la plus forte de Romanie; tandis que les assiégeans construisaient leurs retranchemens et creusaient leurs mines, Bajazet, à la tête de quarante mille janissaires, de dix mille spahis et d'un grand nombre de troupes auxiliaires, s'avança pour secourir la ville. Sa marche fut si rapide, et la négligence

des postes avancés des chrétiens fut telle, qu'il arriva près d'eux sans qu'ils en fussent avertis. A peine Sigismond eut le temps de ranger les Hongrois en bataille; dans sa précipitation même il oublia d'en donner avis aux Français, et le comte de Nevers apprit enfin, lorsqu'il était à table, que déjà les Turcs se trouvaient à la vue du camp.

Tous les chevaliers sautèrent sur leurs chevaux, prirent leurs armes, rejoignirent le roi et virent à peu de distance les bannières de leurs ennemis.

Bajazet avait placé devant son infanterie une immense quantité de pieux aigus, serrés et croisés. Sa nombreuse cavalerie les cachait aux regards des chrétiens et couvrait le front de la ligne.

Le signal du combat est donné; l'armée de Sigismond marche en bon ordre; à son approche, la cavalerie musulmane s'ouvre et se retire avec célérité sur les deux ailes de l'infanterie, qui, tranquille à l'abri de ses palissades, fait pleuvoir sur les chrétiens une nuée de traits.

Les Hongrois, plus propres aux escar-

mouches qu'aux batailles, et qui, semblables aux Parthes, se montraient plus prompts à fuir et à poursuivre qu'à combattre, s'arrêtent à la vue des palissades, se débandent et se dispersent. Un seul corps, commandé par le comte de Hongrie, tient ferme et reste près des Français.

Boucicaut, indigné de cette lâche retraite, s'écrie : « Beaux seigneurs, que » faisons-nous ici? Nous lairons-nous, en » cette manière, larder et occire lâche- » ment? Ah! sans plus tarder, courons vi- » tement à eux, requérons-les hardiment; » hâtons-nous et évitons ainsi les traits de » leurs arcs. »

A ces mots et à l'ordre du comte de Nevers, tous les Français se précipitent sur les palissades; en vain les pieux aigus s'enfoncent dans les flancs de leurs coursiers, en vain les lances et les cimeterres des Ottomans frappent leurs casques et leurs cuirasses, pareils au sanglier qui redouble de fureur quand il est blessé, ils s'acharnent au combat, n'écoutent les cris de leurs compagnons mourans que pour les

venger, arrachent, renversent, forcent les palissades, enfoncent les janissaires, et, sans s'apercevoir que tout les abandonne, ils poursuivent leur victoire et s'élancent intrépidement au milieu de la foule innombrable des Musulmans, épouvantés de leur courage.

« Ah! noble contrée de France, peut-
» on répéter ici avec l'historien de ces
» prouesses, ce n'est mie de maintenant
» que tes vaillans champions se montrent
» hardis et fiers entre toutes les nations
» du monde; car bien l'ont de coustume
» dès leurs premiers commencements,
» comme il appert par toutes les histoires
» qui des faicts de batailles, où François
» ayant été, font mention; et mêmement
» celles des Romains et maintes autres qui
» certifient que nulles gents du monde
» oncques ne furent trouvés plus hardis
» et mieux combattants, plus constants ni
» plus chevalereux que les François; et
» peu trouve-t-on de batailles où ils ayent
» été vaincus que ce n'ait été par trahison
» ou par la faute de leurs chevetains. Et
» encore, osai-je plus dire de eux, que

» quand il advient que ils ne s'employent
» en faicts de guerre, et que ils sont à
» séjour, ce n'est mie leur coulpe, ains,
» est la faute de ceux à qui appartiendroit
» à les embesogner. Si est dommaige
» quand il advient que gents tant cheva-
» lereux n'ont chefs selon leur vaillance
» et hardiesse, car choses merveilleuses
» feroient. »

Le comte de Hongrie, avec sa faible troupe, se montrait digne émule des Français. Quinze mille Turcs étaient tombés sous leurs glaives; le sultan avait été blessé par eux; mais un tel triomphe précédait un funeste deuil; que pouvait devenir une poignée de guerriers, entourés par une armée immense, au milieu de laquelle leur fougue héroïque les avait précipités? La foule des Musulmans leur coupait toute retraite; la fuite du roi de Hongrie leur ôtait tout espoir de secours.

Après quelques momens d'une inaction que produisait l'étonnement et la terreur, les Ottomans, honteux de reculer devant un si petit nombre de combattans, les comptent, se rassurent, se rallient, s'ani-

ment mutuellement et tombent en masse de tous côtés sur ces héros foulés, lassés, accablés de fatigue, épuisés de sang, couverts de blessures et privés de leurs coursiers.

Assaillis de toutes parts, ils vendirent encore cher leur défaite; Boucicaut surtout, dont le désespoir augmentait la force, épouvantait tellement les Sarrazins par sa tranchante épée, que long-temps ils firent autour de lui un vaste cercle élargi par la peur; évitant son redoutable fer, ils lui lancèrent de loin leurs dards, leurs boucliers, leurs massues, jusqu'à ce qu'il en fût accablé; enfin tous ces héros succombèrent; une partie périt; l'autre, plus infortunée, fut chargée de chaînes et traînée aux pieds du sultan *.

Bajazet se montra indigne de la victoire; il fit trancher la tête à tous ces nobles prisonniers et n'épargna que les princes dont il espérait tirer une forte rançon; la déférence respectueuse de ces princes pour le brave Boucicaut fit sentir aux barbares que

* An 1396.

la vie d'un héros pouvait être d'un aussi grand prix que celle des parens d'un roi ; ce calcul arrêta le glaive déjà levé sur la tête du guerrier, il partagea la prison du comte de Nevers.

Charles VI, voulant racheter ces illustres captifs, envoya au sultan des présens magnifiques pour ce siècle, un grand nombre d'oiseaux dressés pour la chasse, des draps écarlate fabriqués à Rheims, et des tapisseries sorties des manufactures d'Arras.

Lorsque ces nobles captifs recouvrèrent leur liberté, le comte de Nevers, suivant la stipulation du traité, offrait avec ses compagnons de jurer qu'il ne porterait plus les armes contre Bajazet.

« Ce serment est inutile, répondit le » fier sultan ; je ne crains ni toi ni tous » les guerriers de ton pays. Cours, faible » ennemi, leur porter la nouvelle de » ta défaite; excite leur courage, ras- » semble-les tous, et si tu te sens le désir » de revenir avec eux me demander ta » revanche, tu me verras prompt à te la » donner. »

Les suites de ce désastre devinrent funestes à l'empire; les Turcs vainqueurs trouvèrent dans le camp des chrétiens un butin immense; ils furent éblouis du luxe qui brillait dans les tentes des Français; presque toutes, comme des tentes royales, étaient meublées en soie et remplies de riche vaisselle.

Bajazet poursuivit avec ardeur les Hongrois, les coupa, les tailla en pièces. Sigismond, vivement pressé, ne put regagner ses Etats; n'échappant à la captivité que par une prompte fuite, il vint chercher un asile à Constantinople *.

Le sultan somma Manuel de lui livrer sa capitale; Manuel, préférant la mort à cette lâcheté, refusa de se rendre; Bajazet irrité se montrait résolu à l'assiéger, mais son grand-visir le détourna de ce dessein, en lui faisant craindre que la chute de Constantinople ne soulevât et n'armât contre les Turcs toute la chrétienté.

Les barrières de la ville de Constantin

* An 1397.

étaient devenues les limites de l'empire, et, dans cet état déplorable, l'ambition des princes s'en disputait les débris. L'éclat trompeur d'un tronçon de sceptre fascinait encore leurs yeux, et Jean Paléologue, neveu de Manuel, s'efforçait au milieu des plus imminens périls, non de défendre la couronne, mais de s'en emparer en faisant valoir contre Manuel les droits qu'il prétendait tenir d'Andronic, son père *.

Bajazet, certain de profiter de ces dissensions, les fomenta; pour accélérer la ruine de ses ennemis, il appuya les prétentions de Jean : Manuel ne pouvait résister à leurs efforts réunis; cédant avec prudence au temps, il partagea sa couronne avec son neveu. L'honneur français blessé fondait la dernière espérance de l'empereur, elle ne fut point trompée; bientôt il vit arriver à son secours Boucicaut avec une flotte et seize mille braves.

L'apparition de ces chevaliers répandit

* An 1399.

la joie parmi les Grecs et la crainte chez les Ottomans. Ces preux forcèrent le passage du Bosphore, délivrèrent Constantinople du fléau de la famine, battirent en plusieurs rencontres les Musulmans, les contraignirent de s'éloigner, descendirent en Asie, s'emparèrent de plusieurs villes, assiégèrent Nicomédie, la prirent d'assaut et en passèrent la garnison au fil de l'épée.

Pendant l'espace d'une année, l'infatigable Boucicaut harcela sans cesse les Turcs, garantit de leurs attaques les environs de la capitale, et, par des prodiges de valeur presque fabuleux, immortalisa son nom.

Ces heureux efforts de seize mille Français durent prouver aux Grecs, qu'ils ne devaient leurs calamités et leur décadence qu'à leur corruption et à leur pusillanimité. Manuel, accompagné d'un petit nombre de braves, se montra constamment digne de son défenseur, dont il partageait les travaux, les fatigues, les périls et les lauriers. Cependant les Français faisaient chaque jour des pertes qu'aucun renfort

ne réparait; le trésor vide ne pouvait assurer leur subsistance; les Grecs les admiraient sans les imiter; en vain leurs glaives éclaircissaient les rangs des ennemis, la masse énorme de ces barbares se renouvelait sans cesse; après une année de combats, Boucicaut se vit contraint de déclarer à l'empereur qu'il était forcé de retourner en France; il lui conseilla de l'y suivre, afin d'échauffer par sa présence le zèle des chrétiens.

Manuel y consentit; avant de partir, il confia les rênes du gouvernement et la défense de la ville à son neveu *, et se rendit d'abord en Italie. Venise, Florence et Gênes plaignirent ses malheurs, mais ne lui accordèrent aucun secours. Visconti, duc de Milan, plus généreux, ouvrit pour lui son trésor. Enfin il arriva en France et y reçut les hommages que la générosité française rend toujours à l'infortune lorsqu'elle est illustrée par le courage.

L'empereur fit son entrée à Paris le

* An 1400.

3 juin de l'année 1400; deux mille bourgeois armés l'attendaient à Charenton; le chancelier, trois cardinaux et le parlement le reçurent à la barrière. Le roi et les princes de sa famille allèrent au-devant de lui; il traversa la ville avec eux, monté sur un superbe coursier; il était décoré des ornemens impériaux, et couvert d'une robe de soie, dont la blancheur était, suivant la coutume des Grecs, un emblème de deuil et de tristesse.

Chacun admirait les nobles traits de ce monarque guerrier; sa chevelure et sa barbe blanche, son grave maintien, rappelant ses fréquens combats et ses longs malheurs, le rendaient vénérable à tous.

Charles VI le logea dans le Louvre; au banquet ainsi que dans toutes les fêtes, Manuel occupa la place d'honneur.

Le roi, les princes, les chevaliers lui promirent tous le secours de leurs armes. Il fit aussi un voyage en Angleterre; Henri IV, mal affermi alors sur son trône, ne put donner à l'empereur grec que des espérances.

De retour à Paris, il fut témoin d'un

malheur dont les suites devinrent funestes à la France. Charles VI tomba en démence; l'ambition des princes déchira le royaume, ébranla le trône, attira ses ennemis naturels dans son sein, et priva l'infortuné Manuel du seul appui sur lequel il comptait.

Ce prince, renonçant à tout espoir, repassa les Alpes, s'embarqua et rentra dans la Grèce *; il ne l'aurait pas retrouvée libre si elle n'avait été défendue que par le faible Jean Paléologue, mais Château-Morand, guerrier français, resté à Constantinople avec cinq cents braves, par l'ordre de Boucicaut, avait pendant ces deux années vaillamment résisté à la faiblesse de la cour, aux terreurs des Grecs et aux attaques des Musulmans.

Cependant Bajazet, délivré de la crainte des Français par les troubles de leur pays, renouvelait ses sommations, ses menaces, et se préparait à consommer la ruine de l'empire des Grecs, lorsque du fond de l'Orient on vit paraître un conquérant,

* An 1402.

plus terrible encore que ce fameux Gengis dont il descendait. Manuel, se croyant perdu, ne songeait qu'à s'ensevelir sous les décombres de sa capitale; mais soudain il vit ses périls disparaître, et sa fortune se relever par les armes et par les victoires de Tamerlan *.

Timur, que les Tartares appelèrent Tamerlan parce qu'une blessure l'avait rendu boiteux, accrut la liste fatale des Alexandre, des Attila, des ravageurs du monde, de ces phénomènes sinistres dont la sanglante apparition excite à la fois l'admiration et la terreur. Il fut un de ces hommes destinés par le ciel à parcourir, à étonner, à dominer, à opprimer la terre et à la dépeupler.

L'envie, qui grandit sans cesse la gloire en l'attaquant, lui reprocha lâchement son honorable infirmité, lui supposa une naissance obscure, et s'efforça de faire croire qu'il avait quitté la charrue pour parvenir au trône; cependant la plupart des historiens musulmans et grecs attes-

* An 1402.

tent qu'il était du sang de Gengis, au moins par les femmes; son cinquième aïeul avait été visir de Zagatay, khan de Transoxiane; ses ancêtres gouvernaient le canton de Kash, comme chefs héréditaires.

Timur naquit dans le village de Samzar, à treize lieues de Samarcande. Les temps de troubles sont presque toujours les époques où se forment, croissent et brillent les grands caractères. La famille des khans de Zagatay venait de s'éteindre; l'anarchie entourait le berceau de Timur; tous les princes de ce pays se disputaient l'autorité. Le khan de Kashgard, appuyé d'un corps nombreux de Gêtes et de Kalmoucks, voulut s'emparer de la Transoxiane; tous les émirs défendaient contre lui leur indépendance. Timur, alors âgé de douze ans, tira pour la première fois son cimeterre, et se distingua entre les plus braves par son audace.

Malgré leur résistance, la Transoxiane fut subjuguée; Timur, à vingt-cinq ans, méditait la délivrance de sa patrie; sa seule puissance était encore l'opinion;

son nom, déjà illustré par son courage, rallia autour de lui les principaux émirs, qui lui jurèrent de seconder ses efforts.

Il les attendit vainement sept jours sur les montagnes de Samarcande. Le khan de Kashgard avait découvert et déjoué leur complot : ses troupes poursuivirent Timur, qui se retira dans un désert avec soixante Tartares.

Là, mille Gêtes vinrent l'attaquer; il les repoussa et en tua un grand nombre, mais la mort de presque tous ses compagnons avait payé cette victoire, il ne lui en restait que sept. Poursuivi de nouveau, il fut atteint, pris et enfermé dans un donjon avec sa femme.

Timur brise les portes de sa prison, combat seul les soldats qui le gardent; son intrépidité excite l'admiration du chef de la troupe ennemie; il profite de sa surprise ou de sa générosité, s'échappe, traverse l'Oxus, et traîne pendant plusieurs mois dans les déserts la vie errante d'un proscrit.

Long-temps le bruit de sa mort fut répandu. Le vainqueur de la Transoxiane

gouvernait ce pays en tyran ; quelques émirs, las de cette oppression, prennent les armes ; trois d'entre eux rassemblent quelques troupes ; arrivés près des frontières dans un canton qui leur était inconnu, ils cherchent des guides ; un Tartare s'offre à leurs regards, c'était Timur, et l'apparition de ce guerrier qu'ils croyaient perdu leur présage la victoire.

Tamerlan, qui, rapide comme César dans ses conquêtes, écrivit comme lui ses Commentaires, raconte ainsi son retour au milieu des premiers compagnons de ses combats. « A ma vue, dit-il, leur » joie éclate en transports ; ils sautent à » terre, se jettent à mes pieds, les arro- » sent de larmes, et baisent mes étriers ; » moi, non moins attendri qu'eux, je » descends de mon coursier, je les serre » dans mes bras, je pose mon turban sur » la tête du premier ; je passe mon écharpe » au col du second, je donne mon habit » au troisième, et nous invoquons en- » semble le maître du ciel. Je les con- » duis ensuite dans ma retraite ; nous

» célébrons notre réunion par un festin
» joyeux ; l'espérance et la liberté em-
» bellissent pour nous le désert. »

Bientôt le nombre de ces braves s'accroît, plusieurs tribus se rangent sous leurs enseignes; Timur à leur tête rentre dans son pays, attaque, enfonce, poursuit, disperse les dominateurs de sa patrie; la Transoxiane est délivrée par son courage, et ses égaux le choisissent pour maître.

Ils lui donnèrent d'abord pour collègue Houssein, frère de sa femme : le partage du pouvoir fit naître entre eux des querelles; celles des Tartares sont presque toujours terminées par le cimeterre, Houssein périt; les tribus réunies en diète, nommée dans leur langue Couraltai, proclamèrent Tamerlan empereur.

Il était alors âgé de trente-deux ans; quoique revêtu du pouvoir suprême, croyant devoir rendre hommage à la mémoire de Gengis, il décora du titre de khan un officier qui servait sous lui, et qui descendait de ce conquérant; tel fut le commencement de la vie guerrière et

politique de ce Tartare fameux, qui bientôt remplit la terre de son nom, et ajouta vingt-six couronnes à celle de Zagathay.

Kharisme et Candahar furent ses premières conquêtes; ses armes envahirent la Perse. Ibrahim, prince de Schirvan, vit ses armées détruites, et fut contraint de se prosterner sur les marches du trône de Tamerlan. Il avait promis au vainqueur un tribut de neuf esclaves, et n'en amena que huit; comme l'empereur en paraissait surpris : « Je suis le neuvième dit le flat-» teur couronné. » Un sourire de mépris paya sa bassesse.

La Perse tout entière passa sous la domination des Tartares; mais la bataille qui consomma cette conquête faillit devenir le terme des exploits de Tamerlan. Le plus faible et en même temps le plus brave de ses ennemis, un prince persan, nommé Mansout, désespéré de se voir vaincu, se précipite avec quatre mille cavaliers sur les rangs de l'armée tartare, la perce, renverse tout ce qui lui résiste, pénètre jusqu'à l'empereur, et ne périt

qu'après avoir brisé par son cimeterre le casque de son vainqueur.

Tamerlan s'empara d'Ormutz, de Bagdad, prit Edesse, et pénétra dans le Turquestan, sous prétexte de se venger de la protection accordée aux Gêtes par Bajazet. Le récit de ses conquêtes serait le sujet d'une longue histoire; semblable au torrent qui s'enfle des eaux de tous les pays qu'il parcourt, le héros tartare, voyant sans cesse ses forces s'accroître, devint rapidement le maître des vastes contrées situées à l'est et à l'ouest de la mer Caspienne.

Il entra en Russie, Moscow le vit devant ses murailles; cette ville allait tomber sous ses coups, des intérêts plus pressans le rappelèrent au midi de son empire. Mais les Moscovites superstitieux crurent leur délivrance miraculeuse, et l'attribuèrent à une image de la Vierge qu'ils regardaient comme leur palladium.

Les Tartares livrèrent aux flammes Astrackan révoltée; Tamerlan leur proposa la conquête de l'Inde; ils murmuraient, comme les Macédoniens, contre

cette entreprise lointaine, mais Tamerlan vainquit leur résistance, en leur faisant promettre des victoires faciles et d'immenses richesses par un fanatique que ces hordes crédules disaient inspiré. La superstition surmonta la crainte.

Timur suivit d'abord les traces d'Alexandre et traversa l'Indus; mais, s'élançant au-delà des bornes qui avaient arrêté le héros grec, il poursuivit sa course jusqu'à Delhi, détruisit l'armée nombreuse du sultan Mamhoud, le contraignit de fuir, livra ses Etats au pillage, passa le Gange, côtoya les montagnes du nord, traversa le Thibet, et revint dans sa patrie, chargé de toutes les richesses de l'Orient.

Il avait atteint sa soixante-troisième année, et la vieillesse ne refroidissait pas son ardeur. Le bruit des conquêtes de Bajazet était arrivé jusqu'à lui sur les bords du Gange; la gloire de ce rival tourmentait son orgueil : à peine laisse-t-il ses guerriers jouir à Samarcande d'un court repos, l'Orient soumis ne suffit plus à son ambition, il médite la conquête de l'Occident.

Sa proclamation annonce aux Tartares qu'ils doivent encore combattre sept ans loin de leurs foyers. A la tête de son immense armée, il vole en Georgie et la soumet : le vaste intervalle qui séparait autrefois les Mongols des Ottomans avait disparu, ces peuples étaient devenus voisins, rivaux et ennemis.

L'Euphrate ne traçait entre eux que des limites incertaines, sujet perpétuel de disputes et de combats. Un autre motif apparent de ces querelles était le reproche qu'on se faisait mutuellement de protéger les mécontens et les rebelles. Mais il existait une cause plus réelle de leur inimitié : Timur ne voulait point d'égal, ni Bajazet de maître.

Une correspondance injurieuse servit de prélude à leurs combats. « Tu sais, » disait Timur à Bajazet, que mes armes » m'ont rendu maître de l'Asie. Les mo- » narques de ces contrées se tiennent res- » pectueusement rangés à ma porte, ou » prosternés au pied de mon trône. La » fortune même, vaincue par moi, n'a » plus d'autres soins que de veiller à ma » prospérité.

» Egaré par les prestiges d'une fausse » grandeur, tu te crois un héros pour » avoir remporté quelques triomphes obs- » curs sur de vils Bulgares, sur des Hon- » grois inconnus, sur des Grecs amollis! » La faveur du prophète t'a fait seule vain- » cre ces misérables chrétiens.

» Ton zèle pour notre religion, ton » obéissance au koran m'inspirent encore » quelques égards pour toi, suspendent » mon glaive prêt à te frapper, et m'em- » pêchent, en détruisant ton pays, d'a- » battre ce boulevard des Musulmans. » Profite, crois-moi, de cette pitié; hâte- » toi d'ouvrir les yeux! Désarme par ton » repentir et par ta soumission mes fou- » dres qui menacent ta tête! Songe que tu » n'es à mes regards qu'un insecte; si tu » irrites mes éléphans, ils t'écraseront » sous leurs pieds. »

Bajazet répondit à ces injures par des menaces non moins arrogantes, et par un récit pompeux de ses victoires. « Je les » dois, disait-il, à ma seule vaillance; tu » n'as obtenu les tiennes que par la tra- » hison ou par la lâcheté de tes ennemis: » je sais que tu traînes à ta suite une ar-

» mée innombrable, mais que peuvent
» les fragiles flèches de tes Tartares, tou-
» jours prêts à fuir, contre les cimeterres
» de mes janissaires invincibles! Vaine-
» ment tu te plains que je protége les
» princes infortunés qui veulent échap-
» per à ta tyrannie. Oseras-tu les venir
» chercher sous mes tentes? Braver ma
» colère, c'est courir à la mort.

» Éloigne-toi d'Erzerum et des rives de
» l'Euphrate; ces contrées m'appartien-
» nent Si elles te paient les tributs qu'elles
» me doivent, j'irai moi-même les repren-
» dre dans les murs de Tauris et de Samar-
» cande.

» Tes menaces ne m'inspirent qu'un
» profond mépris, je te défie au com-
» bat; si tu me vois fuir devant toi,
» puissent trois fois mes femmes m'être
» enlevées! Et toi, si tu n'as pas le cou-
» rage de m'attendre en plaine, puissent
» les compagnes de ta couche ne revenir
» dans ton lit qu'après être trois fois en-
» trées dans celui d'un étranger. » Une
guerre furieuse suivit ces cartels gros-
siers.

Timur, après plusieurs assauts inutiles, s'empara de la forteresse de Siva. Indigné de la résistance opiniâtre de quatre mille Arméniens qui l'avaient vaillamment défendue contre lui, il fit enterrer vifs ces infortunés, dont les seuls crimes étaient le courage et la fidélité.

Avant de marcher contre Bajazet, Timur conquit la Phénicie, la Palestine, attaqua l'Egypte, battit les Mamelucks, entra vainqueur dans Memphis, et porta ensuite ses armes en Syrie.

Il força les portes d'Alep; là, comme il sut que les zélés Musulmans s'indignaient de voir les enfans de Mahomet se déchirer entre eux au lieu de se réunir contre les chrétiens, et qu'ils l'accusaient d'impiété, il demanda publiquement à un docteur syrien quels étaient les vrais martyrs, des Tartares ou des Turcs moissonnés par la mort dans cette guerre de Musulmans contre Musulmans.

« L'intention seule le décide, dit le » docteur. » « Le ciel ne la rend pas dou- » teuse, répliqua Timur, peu satisfait de » cette réponse subtile. Je ne fais qu'obéir

» aux ordres célestes. Un vieillard boiteux » et décrépit, tel que vous me voyez, pour» rait-il conquérir le terre s'il n'était pas » l'instrument de Dieu. »

Les hommes qui outragent le plus la justice par leurs actions se croient cependant forcés de lui rendre hommage par leurs paroles. En envahissant le monde, Timur parlait toujours de sa modération, de l'ambition de ses ennemis qui le contraignaient à la guerre; il vantait sans cesse son humanité, tandis que, par ses ordres, le sang coulait à grands flots dans les villes conquises. Une nombreuse armée égyptienne vint au secours de la Syrie, les Tartares la dispersèrent : Alep et Damas furent livrés aux flammes.

Après s'être rendu maître de plusieurs provinces, Tamerlan, à la tête de huit cent mille hommes, pénétra dans la Natolie, occupa Césarée, et investit la ville d'Angora. Ce fut dans la plaine qui entourait cette ville, connue aussi sous le nom d'Ancyre, que Bajazet, avec quatre cents mille Turcs, vint livrer une bataille décisive à son formidable rival *.

* An 1402.

Ce champ fameux semblait destiné par le sort à flétrir et à élever tour à tour de grandes renommées. Ce fut dans le même lieu qu'autrefois Pompée vainquit Mithridate.

La force, le courage des janissaires, l'impétuosité des spahis avaient suffi jusque là pour rendre Bajazet vainqueur des Grecs, des Bulgares et des Hongrois. Maintenant il avait à combattre un ennemi qui lui opposait des troupes disciplinées, une cavalerie dressée aux évolutions, et trente années d'expérience dont une tactique savante était le fruit.

De tous les conquérans barbares, Tamerlan fut le seul qui fit la guerre avec art. Son armée était rangée méthodiquement sur plusieurs lignes qui s'appuyaient mutuellement : on le vit presque toujours, dans toutes les batailles qu'il donna, diriger par échelons ses attaques sur le centre de ses ennemis. Après un premier effort, le corps de bataille renouvelait cette attaque, et une forte réserve lui servait, après de longs combats, à réparer le désordre ou à compléter la victoire.

Jamais il n'eut à soutenir une lutte plus

terrible que dans cette journée; on voyait des deux parts la même bravoure, le même fanatisme, une égale soumission aux arrêts du destin, une semblable confiance dans la force de leurs armes; les deux armées s'étaient également illustrées par de nombreux triomphes, mais l'armée tartare portait l'admiration et le dévouement pour son chef jusqu'à l'enthousiasme. Celle de Bajazet au contraire était disposée à la sédition.

Vainement ce prince redoubla d'efforts pour animer ses troupes par son exemple, vainement il remplit dans cette action tous les devoirs de général et de soldat. Au premier choc il se vit affaibli par la coupable défection de son fils Soliman, qui s'éloigna du champ de bataille avec le corps qu'il commandait.

Les Tartares auxiliaires qui servaient sous ses enseignes avaient été secrètement gagnés par les émissaires de Tamerlan; ils désertèrent et passèrent du côté de l'ennemi : les troupes levées en Natolie imitèrent leur exemple. Bajazet, se surpassant lui-même, répara quelque temps ces

pertes par des prodiges de valeur. Les cuirassiers grecs, secondant son courage, chargèrent avec impétuosité, et enfoncèrent les premières lignes des ennemis. Mais la fuite simulée des Tartares trompa leur ardeur, ils les poursuivirent trop vivement, se débandèrent, virent leur retraite coupée, et bientôt, accablés par le nombre, ils succombèrent tous glorieusement.

Il ne restait plus à Bajazet que ses braves janissaires entourés par une armée immense. Ils lui opposèrent une résistance digne de leur renommée : semblables à une forte muraille, il fallut de longs assauts pour les démollir, et le nombre épouvantable de leurs morts illustra leur défaite.

Lorsque Bajazet, qui avait mille fois tenté de périr avec eux, les vit moissonnés, il prit la fuite; mais le khan de Zagathay, volant à sa poursuite, l'atteignit et le fit prisonnier.

Cette victoire éclatante livra aux armes de Tamerlan la Natolie tout entière. Burse, Nicée lui ouvrirent leurs portes;

Smyrne résista, mais il la prit d'assaut.

Toutes les provinces d'Asie devinrent la proie du conquérant tartare. Soliman transporta en Europe les trésors de son père et les débris de son armée.

Bajazet vaincu fut conduit à la tente de Tamerlan. L'empereur tartare alla au-devant de lui, lui tendit la main et le fit asseoir à ses côtés. « Vous avez, lui dit-il, » dicté vous-même et subi les arrêts du » destin; votre infortune est votre ou- » vrage, vous êtes blessé par les épines de » l'arbre que vous avez planté de vos » propres mains.

« Considérant en vous le héros et le » défenseur des Musulmans, je voulais » non-seulement vous épargner, mais vous » secourir et joindre mes armes aux vôtres » contre les chrétiens; vous avez protégé » mes ennemis, violé mes droits, bravé » mes menaces et méprisé mon amitié; » ainsi c'est par votre faute que je me » suis vu forcé de lever mon glaive sur » vous, et de livrer votre empire à mon » invincible armée.

» Vous ne m'avez que trop fait con-

» naître quel aurait été mon sort et celui
» de mes soldats si nous avions été vain-
» cus. Mais rien n'est plus méprisable à
» mes yeux que la vengeance ; dissipez
» donc vos craintes; votre vie est en sû-
» reté, et puisse ma clémence acquitter
» envers l'Eternel la reconnaissance que je
» lui dois. »

Après avoir ainsi parlé, il remit entre les bras du sultan sa femme Espina, son fils Musa, ainsi que leur fille ; Bajazet les embrassa, répandit sur eux des larmes amères, et garda devant son vainqueur un morne et farouche silence.

Tamerlan fit rendre à ces princes infortunés les honneurs dus à leurs rangs. Lorsqu'il fut arrivé à Burse, il y célébra sa victoire par des fêtes pompeuses ; au milieu de ces solennités, Tamerlan, ayant appelé devant lui son illustre captif, lui donna un sceptre, plaça une couronne sur sa tête, et lui promit de le rétablir sur le trône. Mais Bajazet, tombé du faîte de la gloire dans les fers, repoussa, comme un don odieux, la couronne avilie et le sceptre tributaire qu'on lui offrait.

Son courroux était plus difficile à dompter que son armée; son vainqueur ne put fléchir sa haine : le fier sultan regardait ces prétendus bienfaits d'un ennemi comme de nouvelles insultes, il n'y répondit que par des injures.

Tamerlan, quelques jours après, lui ayant envoyé des faucons et un équipage de chasse, Bajazet, aigri par le malheur, crut que ce présent était un outrage fait pour lui rappeler l'oisiveté à laquelle il était condamné désormais. « Apprenez à » votre maître, dit-il à l'officier qu'on lui » avait envoyé, apprenez à ce Tartare » que j'accepte son présent. La chasse est » en effet un divertissement royal, et qui » me convient mieux qu'à un brigand tel » que lui. »

La hauteur injurieuse et la violence opiniâtre du sultan enflammèrent le courroux de l'empereur tartare. Cessant de se montrer généreux, Tamerlan devint féroce; il enferma, dit-on, Bajazet dans une cage de fer qu'on traînait partout à sa suite, et souvent même, le faisant sortir de cette prison pour l'outrager, il se servait

de son corps comme de marche-pied pour monter sur son cheval. Enfin, pour comble d'opprobre il forçait à ses yeux la sultane et sa fille de le servir à demi-nues dans ses festins.

Ces horreurs, plus dégradantes encore pour le tyran que pour la victime, ont été regardées comme une fable par Voltaire et par plusieurs écrivains modernes, qui les attribuent à la haine des historiens grecs et turcs. Le prince Cantemir n'en fait aucune mention, et beaucoup d'auteurs ne parlent que de l'accueil honorable fait au captif par son vainqueur. Ce qui est certain c'est que la honte et le chagrin terminèrent les jours de Bajazet en Pisydie, neuf mois après sa défaite.

Tamerlan honora sa tombe de quelques larmes, fit célébrer avec pompe ses obsèques dans la ville de Burse, envoya de magnifiques présens à son fils Musa, et lui donna la Natolie en souveraineté.

La chute de Bajazet, délivrant Constantinople du plus imminent péril, répandit une vive joie parmi les Grecs et les Français. Ils envoyèrent des ambas-

sadeur à Tamerlan qui leur promit sa protection.

Les descendans de Constantin étaient alors si déchus de leur ancienne grandeur que le mot de protection n'était pas une insulte pour eux : ils n'auraient cependant point tardé à sentir le poids de cette redoutable amitié si Tamerlan avait pu, comme il le projettait, venir à Constantinople ; mais il ne possédait point de flotte, et le Bosphore arrêta sa marche.

Soliman, qui était en Thrace, implora sa clémence et reçut de lui l'investiture de la Romanie.

Les empereurs Manuel et Jean se reconnurent ses tributaires, et lui jurèrent obéissance. L'empire de cet heureux conquérant s'étendait de l'Irtich au golphe Persique, et des rives du Gange aux murs de Smyrne.

Des possessions si vastes étaient encore trop étroites pour son ambition sans bornes. Dans son camp, en Asie-Mineure, il avait conçu le projet gigantesque de la conquête de la Chine et de l'Europe. « Il » voulait, disait-il, renverser les idoles

» dans Pékin et la croix dans Rome. »

Remettant l'exécution de ce dessein à l'année suivante, il retourna en Tartarie, acheva la conquête de la Georgie, apaisa les troubles de la Perse révoltée, et rentra triomphant à Samarcande : là, il reçut sur son trône les ambassadeurs de l'Egypte, de l'Arabie, de l'Inde, de la Russie, de la Grèce et de l'Espagne. Six de ses petits-fils furent mariés avec pompe ; ces fêtes eurent un éclat proportionné à celui de ses conquêtes. Jamais on n'en vit aucune, dans Rome même, décorée de plus de trophées.

Tout était grand dans ses jeux comme dans ses actions : il donna un festin ; ses convives furent tout un peuple et toute une armée.

Une amnistie sans exception rendit générale, dans tout son empire, la joie de cette solennité. Tamerlan, infatigable dans ses longues marches, ne se lassait promptement que du repos : reprenant de nouveau les armes, il se mit en marche à la tête de son armée pour envahir la Chine ; mais, à cent lieues de sa capitale,

la mort fit évanouir les nouveaux rêves de son ambition; elle enferma dans un étroit tombeau ce colosse que le monde entier semblait ne pouvoir contenir. Il avait atteint la soixante-dixième année de son âge et la trente-cinquième de son règne.

Son nom, qui retentit avec tant d'éclat, dans l'Orient et dans l'Occident, effraie encore la mémoire des hommes. Ses peuples, conduits trente ans par lui à la victoire, illustrés par ses exploits, enrichis par ses conquêtes, l'admirèrent trop pour le juger impartialement; d'un autre côté l'effroi qu'il inspirait à ses ennemis ne le fit considérer par eux que comme un monstre; la postérité, plus impartiale, en rendant hommage à son vaste génie, à son amour, jusque-là inconnu parmi les Tartares, pour les sciences, les arts et les lettres, lui assigne justement une place éminente parmi les grands capitaines et les habiles monarques; mais elle inscrira toujours aussi au premier rang des fléaux du monde le guerrier féroce qui fit élever à Bagdad une colonne composée de qua-

tre-vingt-dix mille crânes humains; par ce monument atroce, Tamerlan se voua lui-même à l'exécration des siècles.

Les princes ottomans, délivrés de la présence et du joug des Tartares, se disputèrent les armes à la main * la succession de Bajazet leur père. Ces dissensions entre Josué, Soliman, Musa et Mahomet, offrirent à l'empereur Manuel une occasion favorable pour recouvrer son indépendance, pour relever son trône, et, comme il était habile et courageux, il en profita.

Josué, l'aîné des fils de Bajazet, s'empara de quelques provinces; Soliman, son frère, aussi effrayé que jaloux de ses progrès, vint implorer l'assistance des Grecs, et l'acheta par la cession, ou plutôt par la restitution à l'empire de la Thrace, de la Thessalie et du Péloponèse. Etrange vicissitude des choses humaines! Naguère Manuel, vassal, tributaire, otage, s'était vu traîné en captif à la suite des fiers Musulmans, et alors

* An 1408.

un sultan se jette humblement à ses pieds pour solliciter son alliance.

Soliman, avec le secours des Grecs, marche contre Josué, le combat, le défait et le tue; mais il ne jouit pas long-temps en paix de ce cruel triomphe; Musa, son frère, appuyé par les Bulgares et les Serviens, lui déclara la guerre ainsi qu'aux Grecs, reprit sur eux la Thrace et s'empara d'Andrinople.

Ce danger commun resserra les liens de l'empereur et du sultan : Soliman épousa une nièce de Manuel; tous deux réunis vainquirent Musa : pour prix de ce triomphe, les Grecs rentrèrent en possession de l'Ionie; on leur rendit aussi plusieurs villes en Asie.

Le bonheur de Manuel fut alors troublé par la mort de Théodore, son frère, cher à Lacédémone par son courage et par ses vertus; l'empereur prononça son oraison funèbre. Manuel se montra toujours Grec par son esprit et Romain par son courage.

La fortune rendait à l'empire plusieurs provinces, mais pauvres et dépeuplées.

Pour remplir le trésor on vendit Patras aux Vénitiens.

Manuel, dans sa prospérité, n'oubliait point l'accueil et les secours que son infortune avait trouvés en France. Ne pouvant prouver aux Français sa reconnaissance par de riches présens, il en offrit de curieux, et envoya aux Bénédictins de Saint-Denis les œuvres de Denis l'aréopagite.

La tranquillité dont jouissait l'empire ne fut pas de longue durée : Soliman s'endormit dans le sein de la victoire ; tandis qu'oubliant son camp il se livrait aux débauches dans son harem, Musa, secouru par les Valaques, l'attaqua de nouveau et battit ses troupes dispersées: dans ce péril, Soliman, ne fondant son espoir que sur les conseils et l'activité de Manuel, partit dans l'intention de chercher encore près de lui un appui ou un refuge; mais dans sa route il fut assassiné par des traîtres qui portèrent sa tête à son frère.

Musa, par ce meurtre, se vit sans obstacle empereur des Ottomans : ennemi des Grecs, il reprit Thessalonique, Andri-

nople, et vint assiéger Constantinople avec toutes ses forces réunies : Manuel lui opposa une vive résistance; la flotte grecque, commandée par Jean Paléologue, battit celle des Ottomans. Un autre événement éloigna de la capitale le péril qui la menaçait : le dernier des fils de Bajazet, Mahomet, arbora dans Amasie l'étendard de la révolte; l'actif Manuel, saisissant cette circonstance pour affaiblir encore ses ennemis en les divisant, promit son appui au prince rebelle, alla au-devant de lui jusqu'à Scutari, et le fit entrer dans la capitale; tous deux cependant, trahis par la fortune, furent vaincus dans une bataille qu'ils livrèrent à Musa; mais, ayant reçu des renforts, ils portèrent leurs armes sur les côtes du Pont-Euxin. Musa courait à leur rencontre; le poignard d'un assassin termina son règne et sa vie.

Mahomet, n'ayant plus de rivaux, monta sur le trône et réunit sous son autorité paisible toutes les provinces et toutes les forces de l'empire ottoman : le sultan, sincère dans sa reconnaissance, envoya des ambassadeurs à Manuel pour

l'assurer que, lui devant la couronne, il n'oublierait jamais ses bienfaits, et que, tant qu'il conserverait la vie, il regarderait comme un devoir de lui montrer l'obéissance d'un fils pour son père.

Cette heureuse révolution avait changé la fortune de l'empire; Manuel, prompt à en profiter, rétablit l'ordre dans les provinces, réunit les débris épars de sa puissance, et obtint de son allié de nouvelles restitutions; partout la justice reprit son cours, l'agriculture son activité, le commerce sa liberté; mais cet éclat n'était qu'éphémère. Un homme de génie pouvait bien alors, à la faveur de quelques caprices du sort, étendre et relever l'empire, mais non lui rendre sa vigueur. Les mœurs étaient détruites, les courages amollis, et la vertu publique, seul esprit de vie des Etats, n'existait plus.

Mahomet, loin d'imiter ses belliqueux et cruels prédécesseurs, montra aux Ottomans le phénomène rare d'un sultan pacifique et tolérant. Ses envoyés annoncèrent aux chevaliers de Rhodes qu'il se déclarait le protecteur des chrétiens. Les

Vénitiens seuls éprouvèrent sa haine : autrefois outragé par eux, il leur fit une guerre implacable.

La douceur de son gouvernement ne le mit point totalement à l'abri des troubles; un imposteur qui se disait fils de Bajazet se révolta, trouva des partisans, rassembla des troupes, fut battu, et courut chercher un asile à Thessalonique. Manuel refusa de le livrer au vainqueur; ce refus n'altéra point l'amitié que lui avait jurée le sultan, et même, quelque temps après, Mahomet vint à Constantinople visiter son allié. Les courtisans grecs, qui depuis long-temps ne distinguaient plus la perfidie de la politique, conseillaient à l'empereur de le retenir prisonnier, dans l'espoir de pouvoir lui arracher l'abandon de la Syrie; Manuel repoussa leurs conseils avec mépris, et reçut Mahomet comme un frère.

La mort seule devait rompre l'union de ces deux princes ; le sort ne tarda pas à détruire la paix passagère dont l'amitié du sultan et de l'empereur laissait jouir l'Orient; une attaque d'apoplexie trancha

subitement les jours de Mahomet *; ses visirs cachèrent soigneusement sa mort jusqu'au moment où Amurat, son fils aîné, arriva dans la ville de Pruse et se fit proclamer sultan.

Manuel prétendit que, suivant les intentions de son ami Mahomet, on devait lui confier la tutèle des jeunes frères d'Amurat. Le refus du sultan était facile à prévoir : Manuel reçut une réponse insultante; il s'y attendait; elle lui servit de prétexte pour jeter un nouveau ferment de discorde parmi les Turcs.

Les jeunes princes ottomans se trouvaient alors à Constantinople; l'empereur proclama Mustapha, l'un d'eux, sultan, et lui donna des troupes. Une partie de l'armée ottomane se déclara pour lui. Mustapha, secondé par les Grecs, s'empara de plusieurs provinces et se rendit maître de Gallipoli. Mais ce jeune sultan, égaré par l'orgueil d'un premier triomphe, regarda l'appui de Manuel comme un joug; devenant ingrat dès qu'il se crut fort, il

* An 1421.

se brouilla avec l'empereur et renvoya les Grecs. Le châtiment de son imprudence fut prompt, ses propres officiers le livrèrent aux mains d'Amurat.

Le sultan, débarrassé de cette guerre intestine, tourna toutes ses forces contre Manuel : Constantinople se vit de nouveau investie et assiégée *. Amurat en promit le pillage à ses troupes et la possession au premier guerrier qui forcerait ses murailles.

Depuis quelque temps on avait fait en Europe une grande et fatale découverte qui changea bientôt l'art de la guerre, le sort des rois et celui des peuples : un moine, en mêlant le soufre et le salpêtre, avait créé ces foudres terrestres, plus redoutables et plus meurtrières que celles du ciel. Ce fut à l'époque du siége de Constantinople par Amurat qu'on entendit dans l'Orient l'éclat terrible du premier canon.

Un Génois, nommé Adorno, fit employer par les Ottomans cette nouvelle arme

* An 1423.

contre les murs de Constantin; elle étonna les Grecs, mais n'abattit point le courage de Manuel. Son activité, son exemple réveillèrent l'antique courage : hommes, vieillards, enfans, femmes même, tout s'arma. Les Grecs, par des sorties fréquentes, lassèrent la constance des assaillans : Amurat leva le siége.

L'adresse de l'empereur ne contribua pas moins à ce succès que ses armes : il avait envoyé en Asie le jeune frère de Mustapha, qu'on appelait Mustaphopulle; ce prince, excité par lui, rassembla de nombreux partisans et souleva quelques provinces. Pruse et Nicée se déclarèrent même pour lui. Amurat, rappelé par cette diversion, courut à sa rencontre, lui livra bataille, le vainquit et le fit étrangler.

Tant de guerres et tant de révoltes avaient fatigué Amurat. Impatient de jouir du repos, il conclut la paix avec Manuel. L'empereur, qui seul avait sauvé l'empire, en connaissait toute la faiblesse. Persuadé que le secours des princes latins pourrait seul le préserver d'une destruction prochaine, il envoya des ambassadeurs à

Rome pour travailler à la réunion des Eglises. Mais une apoplexie foudroyante termina le cours de sa vie glorieuse; il était âgé de soixante-dix-sept ans, et en avait régné cinquante-deux *. Courageux, habile, éloquent, fécond en ressources, modéré dans la fortune, ferme dans les revers, Manuel prouva qu'un homme seul, doué d'un grand caractère, peut encore soutenir un empire qui s'écroule.

JEAN PALÉOLOGUE II **.

Jean hérita paisiblement de la couronne de son père, qui l'avait associé au trône peu de temps après la bataille d'Angora.

Manuel avait eu d'Irène d'autres fils : Théodore Paléologue, prince de Sélivrée, puis despote de Lacédémone après la mort de son oncle; Andronic Paléologue, prince de Thessalonique; Constantin Dragozès, destiné par un malheureux sort à ne remplacer son frère sur le trône que pour le

* An 1425.

** An 1426.

voir s'écrouler sous lui; Démétrius Porphyrogénète, envieux de ses frères, et l'une des causes de leur ruine; enfin le prince Thomas, dont les efforts constans n'eurent d'autre objet que de rétablir l'union dans la famille impériale.

Le premier acte du règne de Jean prouva sa faiblesse et présagea les malheurs qu'elle entraîne toujours. Il acheta une paix passagère et la protection d'Amurat, en lui payant un tribut de trois cent mille aspres, et en lui cédant plusieurs places sur les rives du pont-Euxin. L'exemple de ses prédécesseurs ne pouvait le justifier; d'impérieuses circonstances les avaient forcés à cette humiliation; mais le timide Jean alla lui-même au-devant du joug dont Manuel avait su noblement s'affranchir.

Peu de temps après son avénement au trône, l'impératrice sa femme, Sophie Paléogine, princesse de Montferrat, lassée de l'aversion qu'il lui témoignait, s'embarqua secrètement pour l'Italie *; les Gé-

* An 1427.

nois favorisèrent son évasion, et l'empereur se montra pour eux plus disposé à la reconnaissance qu'au ressentiment. Sophie reçut à Venise tous les honneurs dus à son rang; mais, quittant bientôt la pourpre, elle s'ensevelit dans un cloître où elle termina ses jours.

Marie, fille de l'empereur de Trébizonde, la remplaça sur le trône de Constantinople; cette princesse sut inspirer à son époux une passion qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Le prince Théodore, porté tour à tour par son caractère inconstant à l'amour des grandeurs et à celui de la retraite, formait depuis peu le projet de céder ses Etats aux Vénitiens et d'entrer dans l'ordre des chevaliers de Rhodes. Jean, voulant prévenir l'exécution de ce dessein, partit pour la Morée avec son frère Constantin, qu'il comptait rendre maître de cette province; mais, lorsqu'il arriva, il trouva Théodore décidé à garder sa principauté; Constantin ne put obtenir en partage que Corinthe et quelques villes du Péloponèse.

Ce prince, cherchant un autre but à son ambition, conduisit quelques troupes sous les murs de Patras, attaqua cette ville, fut battu, abandonné, blessé; il aurait péri dans ce combat sans le courage et la fidélité de Phrantzès, guerrier intrépide, ministre instruit, négociateur habile, et dont la plume nous a transmis avec détail l'histoire de ces temps malheureux.

Constantin, guéri de ses blessures, rassembla de nouvelles forces et s'empara de Patras *. Cette faible conquête irrita le sultan Amurat; sa vengeance tomba sur Thessalonique **. Cette ville, apanage d'Andronic Paléologue, venait d'être cédée par lui aux Vénitiens. Le sultan l'assiégea et la prit d'assaut : ses armes s'étendirent ensuite rapidement en Acarnanie, en Etolie et en Epire.

L'Albanie, défendue par ses montagnes et par ses courageux habitans, l'arrêta dans sa marche et repoussa ses efforts.

* An 1429.

** An 1431.

Venise arma une flotte contre les Ottomans : André Moncénigo, qui la commandait, attaqua celle des Turcs dans le port de Gallipoli, l'enfonça d'abord, la mit en désordre, et l'aurait détruite s'il eût été mieux secondé; mais, au moment où la victoire semblait certaine, les Vénitiens, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite *. L'intrépide Moncénigo, abandonné, combattit seul quelque temps un grand nombre de vaisseaux turcs qui l'entouraient et qui le canonnaient vivement; enfin, voyant un de ses mâts brisé, il se retira et intimida tellement les ennemis par son feu soutenu, qu'ils n'osèrent le poursuivre. Ainsi l'on peut dire que, si l'armée fut vaincue, l'amiral demeura vainqueur.

Le monarque des Musulmans était doué de ce grand caractère qui fonde et élève les Etats. Amurat montra sur le trône autant de vertus qu'il est possible à un despote et à un conquérant d'en conserver; et, sans croire aux éloges outrés que lui pro-

* An 1431.

dignaient l'enthousiasme de ses troupes et l'adulation de ses esclaves, on doit convenir qu'il en mérita une partie.

Cantemir et plusieurs historiens grecs attestent qu'on le vit toujours juste, religieux et fidèle à ses promesses. Les vaincus mêmes, en déplorant les violences exercées par les Musulmans sur les chrétiens, en justifient le sultan, et les attribuent moins à lui qu'aux mœurs de son siècle et à la barbarie de son peuple.

Irrité de l'échec éprouvé par ses troupes en Albanie, il ne tarda pas à s'en venger. A la tête d'une forte armée, ayant forcé les passages des montagnes, il se rendit maître du pays, contraignit Castriot, qui en était roi, à le reconnaître * pour suzerain, à lui payer un tribut et à lui livrer comme otages ses quatre fils, dont le dernier devint, sous le nom de Scanderberg, l'appui, le vengeur de sa patrie et le dernier héros dont la gloire ait illustré la Grèce.

Après cette conquête, Amurat, loin de

* An 1434.

licencier son armée, l'accrut par de nouvelles levées. Ces préparatifs répandaient parmi les Grecs une vive inquiétude; ils lui supposaient le dessein d'assiéger Constantinople, mais d'autres soins l'occupaient alors *: Ibrahim, son beau-frère, prince de Caramanie, cherchait l'appui des princes chrétiens pour conserver son indépendance. Amurat envahit ses Etats, et ne lui en rendit une partie qu'après l'avoir forcé de se soumettre à son autorité.

Les Serviens, les Hongrois et les Bulgares, autrefois ennemis opiniâtres des empereurs Grecs, s'étant tardivement éclairés sur leurs intérêts, cherchaient alors à former une ligue assez forte pour arrêter les progrès toujours croissans de la puissance musulmane **. Amurat, voulant prévenir cette réunion, attaqua d'abord la Servie; le krale Georges, ne pouvant résister à ce torrent, y céda, abandonna au sultan la moitié de ses Etats; et

* An 1435.

** An 1435.

lui donna pour femme sa sœur; il espérait que la beauté de cette princesse captiverait et adoucirait le cœur d'Amurat; l'hymen fut conclu, mais tous ces sacrifices n'eurent pour résultat qu'une trève de deux ans.

Ayant appris que le krale continuait ses négociations avec le roi de Hongrie, Amurat marcha contre son beau-frère, le vainquit, et, suivant l'usage barbare de l'Orient, fit crever les yeux à ses deux fils. L'infatigable sultan porta ensuite ses armes en Hongrie *; mais, égaré par un guide infidèle, il s'engagea dans des défilés où les Hongrois l'attaquèrent avec avantage, défirent ses troupes, et le contraignirent à se retirer.

L'empereur des Grecs, immobile et non tranquille au milieu de tous ces événemens, n'osait y prendre part; il prévoyait que les Turcs, qui le cernaient de tous côtés, après avoir renversé toutes les barrières qui défendaient encore le nord de l'empire, retomberaient de tout leur poids

* An 1437.

sur la capitale; Jean ne vit d'autre espoir de salut pour lui que dans la réunion des Eglises grecque et latine.

Cette réunion, projetée depuis longtemps, et négociée récemment par Manuel, paraissait en effet le seul moyen de déterminer les puissances catholiques de l'Europe à s'armer pour la délivrance des Grecs. Les lettres du pape, et son ardent désir de voir reconnaître son autorité dans l'Orient, entretenaient cet espoir trompeur; peut-être cependant il se serait réalisé, si les Grecs, sans attendre ces lointains secours, eussent cherché d'abord leurs premières ressources dans leurs armes et dans leur courage. La fermeté malheureuse appelle l'intérêt, la crainte n'attire que la pitié; la politique des princes est rarement généreuse, elle secourt la force et abandonne la faiblesse.

D'ailleurs le temps de la passion ou de la folie des croisades n'existait plus; malgré les instances des pontifes romains, tous les princes de l'Europe voyaient froidement le saint-sépulcre sous la domination des Infidèles; la courte durée de l'empire

latin en Orient les avait convaincus que Constantinople ne pourrait pas plus se défendre que Jérusalem, et leur seule attention se portait alors sur la Hongrie et sur la Pologne, qu'ils étaient résolus à protéger, comme les derniers boulevards de l'Europe contre les Ottomans.

D'autres circonstances concouraient encore à tromper les vœux de l'empereur: l'Eglise catholique, à laquelle il voulait se réunir, était elle-même divisée et déchirée par d'opiniâtres dissensions. Le concile de Bâle prétendait restreindre l'autorité du pape, et osait même l'excommunier; plusieurs souverains soutenaient le concile; Eugène IV, loin de jouir à Rome d'un pouvoir paisible, voyait son peuple révolté contre lui; et les rebelles, excités par le duc de Milan, venaient de forcer le pontife à se sauver du Vatican.

Enfin la cour d'Orient seule et un petit nombre d'évêques consentaient, par politique, à cette réunion; le reste du clergé et tout le peuple haïssaient les Latins, détestaient le pape, et voyaient avec horreur un changement que les prêtres fa-

natiques traitaient de sacrilége, d'hérésie et d'impiété.

Toutes ces considérations, et les conseils prudens de Sigismond, allié de l'empereur, ne purent détourner ce prince de son entreprise; Amurat lui-même l'avertit vainement du danger de son absence. Laissant le vaisseau de l'Etat exposé sans pilote aux orages qui le menaçaient, il céda aux instances du pape, et s'embarqua pour l'Italie avec son frère Démétrius, le patriarche Joseph, les députés des patriarches d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, et plusieurs évêques.

Les pères du concile de Bâle l'avaient pressé de se déclarer en leur faveur; il rejeta leur offre, et convint avec Eugène que la réunion des Eglises serait discutée dans un autre concile convoqué à Ferrare *.

L'empereur débarqua dans le port de Venise, où on lui fit une magnifique réception; les empereurs, déchus dans l'Orient de leur grandeur et de leur puis-

* An 1438.

sance, inspiraient toujours une sorte de respect dans l'Occident. En Grèce, vassaux et tributaires des sultans, ils marchaient à leur suite comme des esclaves; en Italie, au contraire, on ne voyait en eux que leurs ancêtres, la dignité de leur rang et l'éclat de leur cour. On se rappelait, à leur aspect, les noms imposans de Constantin, de Justinien, d'Héraclius; les titres de césar et d'auguste avaient perdu leur puissance et non leur majesté; semblables aux monumens de Carthage et de Rome, leurs ruines commandaient encore la vénération.

Le doge et les sénateurs vinrent sur un vaisseau de parade, nommé le Bucentaure, au-devant de l'empereur des Grecs; conformément au faste ridicule de ce temps, la soie, l'argent, la pourpre brillaient de toutes parts sur ce vaisseau, et les matelots étaient couverts de robes de brocard d'or.

Après plusieurs jours consumés inutilement en fêtes et en festins, Jean se rendit avec son cortége à Ferrare : l'astuce italienne et la vanité grecque disputèrent

long-temps sur le cérémonial qui devait être observé : Rome l'emporta; le pape attendit l'empereur dans la ville, et n'alla au-devant de lui que jusqu'au milieu de son appartement. L'empereur voulut s'agenouiller devant celui que ses prédécesseurs nommaient, confirmaient, emprisonnaient et déposaient autrefois. On décida que dans l'église ils auraient deux trônes égaux.

Les négociations sur l'étiquette, relativement à la réception du patriarche, ne furent pas moins longues. « Je traiterai » l'évêque de Rome, disait l'évêque grec, » comme mon père s'il est plus vieux que » moi, comme mon frère si nous sommes » du même âge, comme mon fils s'il est » plus jeune. » On lui donna un siége inférieur à celui du pape et de l'empereur, mais plus élevé que ceux de tous les pères du concile.

Cette assemblée fut moins nombreuse qu'on ne l'avait espéré; le concile de Bâle avait refusé de se séparer; aucun des souverains de l'Europe ne se rendit à Ferrare; on n'y vit que leurs ambassadeurs. Plu-

sieurs de ces princes soutenaient le concile de Bâle contre le pape; d'autres étaient retenus dans leurs Etats par de plus importantes querelles.

Jamais circonstances ne furent moins favorables pour exciter l'Europe à secourir l'Orient, et à céder aux ordres du pape. Henri VI, roi d'Angleterre, chancelait sur un trône dont il fut bientôt renversé.

Charles VII, roi de France, à peine rentré dans Paris, ne s'occupait qu'à expulser les Anglais de la France, dont ils avaient conquis et perdu la couronne.

Le clergé français publiait à Bourges la pragmatique-sanction, conforme aux principes du concile de Bâle, et totalement contraire aux maximes ultramontaines.

Enfin ce même concile de Bâle venait de déposer Eugène IV, et d'élire pape Amédée, ancien duc de Savoie. Cet antipape prit le nom de Félix V.

Jean, se trouvant ainsi trompé dans le but réel de son voyage, n'en poursuivit pas moins le prétexte, c'est-à-dire, la

réunion des Eglises. Les évêques grecs, qui ne se prêtaient à cette réconciliation que par obéissance, prolongèrent longtemps de vaines disputes sur les difficultés qui divisaient les deux Eglises.

L'empereur Jean, pour montrer son érudition, se mêla plusieurs fois à ces querelles théologiques. Les conférences furent interrompues par la peste qui s'était déclarée dans Ferrare. On transféra le concile à Florence, et ses séances ne se terminèrent qu'en 1442.

La suprématie du pape fut reconnue; les Latins prouvèrent aux Grecs, par des manuscrits originaux, et entre autres par un ouvrage de Basile, qu'autrefois l'Eglise d'Orient avait professé le même principe que celle de Rome sur la procession du Saint-Esprit.

Les Grecs, après avoir quelque temps cherché à éluder la question, en disant « que le Saint-Esprit procédait du Père » par le Fils, au lieu de dire, du Père et » du Fils, » se soumirent à la formule reçue en Occident. Ils firent peu d'objections sur les difficultés relatives au pur-

gatoire; mais, sans qu'on puisse en comprendre le motif, ils se montrèrent beaucoup plus difficiles sur la question des azymes, question tout à fait étrangère aux dogmes. Enfin ils cédèrent, et la réunion fut solennellement proclamée. Le patriarche de Constantinople mourut alors dans la communion romaine.

Ce triomphe * peu durable, cette soumission peu sincère des Orientaux consola Eugène de toutes les traverses que sa propre église lui suscitait. Pour prouver sa reconnaissance à Paléologue, il lui ouvrit son trésor, lui promit une flotte, et l'assura qu'il ne cesserait de renouveler ses efforts pour exciter les princes chrétiens à défendre la Hongrie et la Grèce.

Après une absence de deux ans, Paléologue, chargé d'indulgences, de bénédictions, mais dénué de secours, s'embarqua et revint à Constantinople **. En y arrivant, il trouva le peuple et le clergé soulevés contre lui. Les évêques qui l'a-

* An 1439.

** An 1439.

vaient accompagné se virent injuriés et menacés par une multitude furieuse. « Puisse, s'écriait-on de toutes parts, » puisse la main qui a signé, puisse la » langue qui a proclamé cette réunion » aussi humiliante qu'impie, être cou- » pées. »

Un changement quelconque de religion n'est justifiable que par une intime conviction; les évêques du concile ne surent pas même conserver ce mérite : intimidés par le mécontentement public, ils s'avouaient bassement coupables, et, lorsqu'on leur demandait les motifs de ce qu'on appelait ridiculement leur apostasie, ils répondaient : « Que voulez-vous? » la peur et le besoin ont dicté nos pa- » roles. Nous avons vendu lâchement » notre foi. »

Vainement l'empereur employa le peu qui lui restait d'autorité pour imposer silence aux mécontens. Marc, évêque d'Ephèse, les animait; il voulait expier, par l'exagération de son repentir, sa coopération aux actes du concile.

Plusieurs prélats, suivant son exemple,

prolongèrent les troubles et le schisme, et se livrèrent avec plus d'ardeur que jamais à leur fanatisme pour la prétendue lumière du Thabor, qui achevait d'éteindre celle de leur raison.

Ces misérables querelles déchirèrent la capitale de l'Orient jusqu'à son dernier jour, et, lorsque le canon des Ottomans abattit, peu d'années après, ses remparts, le feu de cette étrange discorde agitait encore les esprits au milieu des terreurs de la ville en ruines.

Si dans d'autres contrées l'Eglise chrétienne éclaira les hommes, adoucit les mœurs et civilisa les Barbares, elle produisit dans l'Orient un effet contraire. Les prêtres, ignorans et superstitieux, plongèrent l'antique patrie des arts et des armes dans l'anarchie des sectes, dans l'esclavage du pouvoir absolu, dans les ténèbres de la barbarie; tandis qu'en Orient on abattait ainsi le fragile édifice élevé par le concile de Florence, Eugène IV érigeait un monument pour en éterniser la mémoire : un bas-relief, placé par ses ordres sur une porte d'airain, représentait la

dernière séance où l'on avait proclamé la fin du schisme.

La politique ne traitait pas mieux l'empereur que la religion, et, pendant que le terrible Amurat affermissait chaque jour sa redoutable puissance, une guerre civile éclatait au sein de l'empire. Démétrius, frère de l'empereur, avait épousé secrètement la fille du prince de Lesbos. Jean ne voulut point reconnaître ce mariage; Démétrius, irrité, embrasse la cause des schismatiques, grossit le nombre des mécontens, les arme et marche à leur tête contre la capitale.

Amurat, attentif à fomenter toutes les dissensions qui pouvaient accélérer la ruine des Grecs, donna des secours au prince rebelle. Démétrius, malgré son appui, ne put cependant forcer les murs * de la capitale; mais il en ravagea les environs; enfin la défection d'une partie de ses troupes l'obligea de se soumettre et de se réconcilier avec son frère.

Une famille divisée, un empereur sans

* An 1441.

force et sans talent, un peuple amolli, asservi par une foule de seigneurs, et déchiré par des troubles religieux, n'offraient plus au sultan des Turcs qu'une proie facile; elle n'aurait pu lui échapper, si tout-à-coup une ligue formidable et le courage de deux guerriers célèbres n'eussent entraîné long-temps ses armes loin du Bosphore.

Le krale de Servie, décidé à se venger de la mutilation de ses fils et du pillage de ses Etats, s'était rangé sous la protection du brave Ladislas Jagellon, roi de Pologne et de Hongrie. Ce monarque, qui chercha comme un preux la gloire, et qui trouva la mort en voulant servir de digue à l'Europe contre les Musulmans, envoya aux Serviens vingt-cinq mille hommes, commandés par le célèbre Jean Corvin, surnommé *Huniade.*

Ce guerrier, dont les hauts faits illustrèrent l'obscure naissance, s'était rendu fameux par mille exploits dès sa jeunesse, dans les guerres d'Italie, sous le nom du Chevalier-Blanc. Attaché depuis à la fortune de Ladislas, il contribua efficace-

ment à ses premières victoires *, qui lui firent joindre le trône de Hongrie à celui de Pologne.

Huniade, tombant sur les Turcs avec impétuosité, les battit en plusieurs rencontres, les chassa de la Servie, et rétablit le krale Georges dans ses Etats. Amurat, impatient de réparer cet échec, envoya successivement contre lui quatre armées; le terrible Huniade les défit toutes.

Moins habile capitaine cependant que brave soldat, il dut ses victoires plus à sa vaillance et à son impétuosité qu'à ses manœuvres. Son bouillant courage enflammait celui de ses troupes; rien ne résistait à ses coups; poursuivant les Turcs sans relâche, il en fit un si affreux carnage que long-temps après sa mort les Ottomans, pour effrayer leurs enfans, se servaient encore de son nom, défiguré dans leur langue, et tout fuyait dans les villages lorsqu'on entendait crier: « Voilà » Janus Laïn, ou le scélérat. »

Bientôt Ladislas, réuni à ce vaillant gé-

* An 1441.

néral, entra en Bulgarie à la tête de cent mille hommes, et s'avança jusqu'à Sophie; il y rencontra l'armée turque, plus nombreuse que la sienne; un grand nombre de chevaliers allemands et français servaient sous les enseignes de Jagellon. Huniade chargea les Musulmans avec sa furie ordinaire; le courage des janissaires lui opposait cependant une opiniâtre résistance; mais un événement imprévu décida la victoire.

Le plus jeune des enfans de Castriot, roi d'Albanie, emmené en otage par Amurat, avait été nourri dans la religion de Mahomet. Elevé à la cour du sultan, il s'était concilié sa faveur par son esprit, par son adresse, et surtout par son intrépide courage. Dès sa jeunesse, il se distingua dans plusieurs combats, et les Turcs admirèrent tellement son audace et la force extraordinaire de son bras qu'ils l'appelèrent Scanderberg, c'est-à-dire le seigneur Alexandre.

Amurat, trompé par le dévouement apparent sous lequel ce jeune prince cachait ses projets de vengeance, lui confia

des emplois militaires importans. A la bataille de Sophie, Scanderberg commandait un corps de cinq mille cavaliers, dont il s'était assuré la fidélité. Au moment où les deux armées, par un dernier choc, allaient décider du sort de cette journée, Scanderberg passe rapidement avec sa troupe du côté des chrétiens, et charge en flanc les Musulmans. Cette défection, cette attaque soudaine répandent parmi les Turcs la consternation et l'effroi. Ladislas et Huniade profitent de ce désordre, enfoncent les Infidèles et les poursuivent jusqu'au mont Hémus, qui protégea leur retraite.

Ladislas rentra en triomphe dans la ville de Bude, traînant à sa suite douze pachas, quatre mille prisonniers et neuf drapeaux.

Un tableau peint par ses ordres conserva le souvenir de cette éclatante victoire et des exploits d'Huniade, qu'on y voyait briller au premier rang, sous le costume de l'un des héros de l'antiquité.

Scanderberg, après la victoire, ayant rencontré un secrétaire d'Amurat, le força

d'écrire, de signer et de sceller du grand sceau du sultan une patente qui ordonnait à la garnison de Croia, capitale de l'Albanie, de remettre cette ville entre ses mains. Maître de cette patente, il fit poignarder ce secrétaire et ceux qui l'accompagnaient. Ainsi la trahison, le meurtre et l'apostasie furent les premiers degrés qui conduisirent au trône ce héros. Le reste de sa vie glorieuse couvrit cette tache sans l'effacer; la légitimité de la vengeance et trente ans de gloire peuvent décorer, mais non justifier de tels crimes.

Scanderberg, sans perdre de temps, conduisit sa troupe à Croia; la garnison trompée lui en ouvrit les portes; tous ses sujets accoururent à sa voie; les Etats d'Epire le reconnurent pour leur chef. Le bruit de son nom attira sous ses drapeaux les plus braves aventuriers de l'Europe, et à la tête d'une armée d'élite qui ne dépassa jamais le nombre de huit mille soldats et de sept mille cavaliers, profitant avec habileté du courage de ses troupes et de l'aspérité du pays, il résista

constamment aux forces immenses d'Amurat et de Mahomet II, surprit leurs détachemens, s'empara de leurs convois, défit leurs armées, évita les efforts de leurs masses par des manœuvres habiles, les étonna tour à tour par la célérité de ses attaques, par l'habileté de ses retraites, brava leur puissance, se maintint contre eux dans la possession de l'Epire, de la Macédoine, de l'Albanie, et acquit dans ces étroites contrées une si grande gloire, qu'une admiration exagérée le compara long-temps à Pyrrhus et à Alexandre.

Ses faibles Etats, défendus par ses armes, survécurent quelques années à l'empire grec; mais enfin, dans sa vieillesse, obligé de céder à la fortune de l'invincible Mahomet, il chercha un refuge en Italie, et termina ses jours à Lissus, près de Venise.

On dit que Mahomet, pendant l'intervalle d'une trève qui avait suspendu entre eux les combats, le pria de lui envoyer son terrible cimeterre, croyant que cette arme, qui avait tranché la vie de deux mille Musulmans, et qui d'un seul coup abattait

la tête d'un taureau, produirait les mêmes prodiges dans d'autres mains. L'essai qu'il en fit lui ayant prouvé que ce cimeterre n'avait rien qui le distinguât des glaives ordinaires, il crut que le roi l'avait trompé et s'en plaignit. Scanderberg lui répondit. « Je vous ai envoyé le sabre mais non le » bras. »

La victoire de Ladislas et de Huniade retentit dans toute l'Europe; elle réveilla le courage, l'émulation de ses guerriers, fit renaître l'espérance parmi les Grecs, et porta un coup terrible à la puissance d'Amurat. Le pape Eugène profita de ses dispositions favorables pour déterminer plusieurs princes chrétiens à former contre les Musulmans une nouvelle croisade, dont le plan paraissait mieux combiné que celui des premières; Ibrahim, prince de Caramanie, promettait de seconder les armes des croisés; tous les émirs de Natolie se montraient disposés à secouer le joug du sultan, et, tandis que cette guerre intestine rappellerait en Asie l'armée des Turcs qui occupait la Thrace, la Grèce et la Bulgarie, Ladislas, Huniade et Scan-

derberg devaient, avec le secours des Grecs soulevés, chasser les Ottomans de toutes les contrées situées au delà du Bosphore. En même temps les vaisseaux et les troupes de Rhodes, de Chypre, de Gênes, de Venise et du duc de Bourgogne, devaient parcourir l'Archipel, reprendre les îles conquises par les Infidèles, et affranchir ensuite les villes de la côte d'Asie d'un long et odieux esclavage.

Amurat, consterné de sa défaite à Sophie, des mouvemens qui annonçaient une rebellion dans l'Orient, et des préparatifs qui se faisaient en Europe contre lui, soumit habilement son orgueil à la fortune. Il proposa la paix à Ladislas.

Huniade et Scanderberg s'indignèrent en vain d'un traité qui arrêtait leurs armes; en vain le légat du pape, Julien Césarini, s'opposait, au nom de la religion, à cette paix avec les Infidèles; une trève de dix ans fut conclue dans la diète de Ségedin. Amurat, pour l'obtenir, fléchit pour la première fois devant un vainqueur; il rendit la Servie au krale Georges, consentit à laisser régner paisiblement Scanderberg en

Albanie, en Epire, en Macédoine, et ne garda de ses nouvelles conquêtes qu'une partie de la Bulgarie.

Pour rendre cet engagement plus inviolable, les chrétiens jurèrent sur l'évangile, et les Turcs sur l'Alcoran, d'en observer strictement les stipulations.

A peine on venait de signer le traité, la diète même n'était point encore séparée, quand soudain Ladislas reçoit une dépêche du cardinal de Florence, neveu du pape : elle lui apprend qu'Amurat, rappelé par les troubles qui agitent ses Etats, vient de repasser en Asie; que la flotte des croisés traverse la mer Egée et va occuper le détroit de Gallipoli pour fermer au sultan tout retour en Europe; qu'ainsi le moment est venu, pour le roi et pour ses alliés, d'immortaliser leurs noms en délivrant la Grèce et la religion de leurs implacables ennemis.

Dans le même moment arrive une lettre de Jean Paléologue; l'empereur félicitait Ladislas de ses triomphes, lui mandait qu'il s'était rendu avec ses troupes à Lacédémone, que tous les Grecs couraient

aux armes; enfin il l'invitait à lui communiquer le plan de ses opérations, pour le mettre à portée de seconder ses efforts et de partager ses lauriers.

Ces nouvelles inattendues répandent le trouble et l'agitation dans l'assemblée mobile et ardente des Hongrois : d'une part le respect dû aux traités, de l'autre la haine contre les Ottomans, le désir de la gloire et l'espoir d'un triomphe facile agitent les esprits; les uns veulent que la trève soit maintenue, par vénération pour le serment; les autres demandent à grands cris la guerre; au milieu de ce tumulte, le cardinal Césarini prend la parole, et s'écrie : « Tromperez-» vous ainsi lâchement nos espérances, et » serez-vous sourds à la voix de la for-» tune qui vous appelle? Tandis que vous » écoutez les conseils timides et les froids » calculs d'une fausse politique, votre » religion est outragée; la Grèce est » dévastée, asservie; les Turcs, dans cette » malheureuse contrée, étouffent ou em-» poisonnent les générations naissantes, » dans la crainte de voir s'élever contre » eux des générations vengeresses.

» Les enfans au berceau sont devenus
» les objets de leur rage; les uns, arrachés
» à la vie avant d'en jouir, sourient inno-
» cemment au fer qui va frapper leur tête;
» les autres, plus malheureux, sont réser-
» vés aux chaînes et à l'apostasie : les cités
» tombent en ruines; les champs sont
» livrés aux flammes; on vend dans les
» marchés les chrétiens comme des bêtes
» de somme; la fille est arrachée à sa
» mère, la femme à son époux; les vierges
» saintes sont abandonnées aux violences
» des Barbares; les deux boulevards de
» la chrétienté, Chypre et Rhodes,
» vont être envahis, et, quand nous volons
» à leur secours, vous refusez de vous
» armer pour nous, et vous nous alléguez
» de frivoles sermens! Mais n'en avez-
» vous pas fait un premier à votre Dieu,
» aux Chrétiens, à vos frères? Cet enga-
» gement sacré annulle un serment sacri-
» lége fait aux ennemis de Jésus-Christ,
» le pape est son lieutenant dans ce monde;
» vous n'avez rien pu promettre légitime-
» ment aux Infidèles sans sa permission.
» C'est en son nom que je vous parle; en

» son nom je sanctifie vos armes, je vous
» relève de vos sermens, je vous absous
» du parjure : suivez sans balancer la
» route du salut et de la gloire où ma
» voix vous guide. Si quelque vain scru-
» pule vous arrête encore, si la rupture
» d'un traité impie vous paraît un crime,
» j'en appelle sur moi seul le châtiment. »

Le fanatisme qui dictait ces paroles, le caractère sacré de l'orateur qui les prononce, changent, abusent, égarent, entraînent cette assemblée pieuse et guerrière, et la paix est rompue dans cette enceinte même où l'on venait de la signer.

Vainement quelques esprits sages veulent faire entendre la voix de la prudence et de la raison ; leurs faibles accens sont étouffés par le cri des passions, par le bruit des armes, et la guerre est déclarée. On eut bientôt à se repentir de ce téméraire entraînement ; cette première chaleur dura peu ; les aventuriers allemands et français quittèrent l'armée pour ne point manquer à leur serment ; un grand nombre de Polonais refusèrent de s'exposer aux fatigues d'une expédi-

tion si lointaine; plusieurs palatins de Hongrie se retirèrent dans leurs châteaux; les forces de Ladislas se trouvaient réduites à vingt mille hommes. Enfin Scanderberg, dont le nom seul valait une armée, ne put rejoindre le roi; la jalousie du despote de Servie l'en empêcha : ce prince lui refusa le passage dans ses Etats.

Cependant Ladislas, entraîné à sa perte par son inexpérience et par les funestes conseils du légat qui lui promettait les secours du ciel, passa le Danube, côtoya la mer Noire, traversa la Bulgarie que ses troupes indisciplinées saccagèrent, et campa enfin auprès de Varna *.

Là il apprit que l'Asie était pacifiée, que la flotte des croisés avait abandonné la garde de l'Hellespont, que les Grecs s'étaient retirés sans combattre, et qu'enfin Amurat, déjà parti d'Andrinople, s'avançait à la tête de soixante mille hommes contre lui.

Bientôt les armées sont en présence; à peine le signal est donné, l'intrépide

An 1444.

Huniade et le despote de Servie chargent avec fureur les ailes de l'armée ottomane, les rompent et les mettent en fuite : Amurat, en voyant leur déroute, se croit vaincu, il veut se retirer ; un vieux janissaire arrête la bride de son cheval, lui rappelle ses devoirs et l'exhorte à vaincre ou à périr.

Le sultan, loin de punir cette audace d'un soldat, le loue, le récompense, reprend sa fierté, retrouve son courage, et fait placer au bout d'une lance le traité de paix violé par Ladislas : « Prophète des » chrétiens, s'écrie-t-il, si tu es, comme » ils le disent, *un Dieu de vérité*, venge » toi-même ta religion, et punis les par- » jures. »

Ces paroles raniment le courroux et l'espoir des Musulmans ; à leur tête il s'avance et rétablit le combat. Huniade, poursuivant avec trop d'ardeur la cavalerie turque, avait laissé les flancs de l'armée chrétienne dégarnis ; les Hongrois, accablés par le nombre, s'ébranlent ; Ladislas ne peut réparer ce désordre ; furieux de voir la victoire, qu'il croyait certaine, lui

échapper, il s'élance comme un lion sur les ennemis, renverse tout ce qui lui résiste, s'ouvre un passage sanglant dans la phalange épaisse des janissaires, joint enfin le sultan, et lève son sabre pour le frapper; mais Amurat d'un coup de lance perce le coursier du roi; le prince tombe, un soldat turc lui coupe la tête, l'attache à sa pique et la montre aux chrétiens.

A la vue de cet horrible trophée, les Hongrois consternés s'arrêtent, reculent et prennent la fuite; on en fit un affreux carnage. Le cardinal Julien, trop chargé d'or, dit-on, fut atteint dans sa course par les spahis qui le poursuivaient, et paya de sa vie ses désastreux conseils.

Huniade accourut trop tard pour défendre le roi; mais il parvint, par des prodiges de courage, à sauver les débris de l'armée. Sa gloire survécut à ce revers; chargé du gouvernement, sous la minorité du jeune Ladislas d'Autriche, il administra sagement la Hongrie, et la défendit avec gloire contre les Ottomans.

Dix mille chrétiens périrent dans la journée de Varna, mais ils vendirent chè-

rement leur vie. La perte des Musulmans fut immense, et telle qu'Amurat, lorsqu'on le félicitait sur son triomphe, s'écria : « deux victoires pareilles détrui-
» raient mon empire. »

La soumission des émirs d'Asie, la défaite des Hongrois, la retraite des croisés livraient l'empereur Paléologue sans défense au ressentiment du vainqueur. Jean, privé de tout espoir et de tout appui, implora la clémence du sultan. Amurat le méprisait trop pour le craindre ; il lui pardonna, lui défendit d'entretenir aucune liaison avec les princes chrétiens, et lui permit, à cette condition, de vivre en paix dans sa capitale.

Le sultan, moins généreux pour un ennemi plus vaillant, prolongea cruellement, après la victoire, son horrible vengeance sur les restes de Ladislas. On brûla la main de ce prince qui avait signé et rompu le traité; sa tête, conservée dans un vase rempli de miel, fut envoyée à Pruse, pour la montrer aux Musulmans comme trophée, aux chrétiens comme épouvantail.

Au milieu de tant de désastres, de honte et d'abaissement, quelques dernières lueurs de courage brillèrent encore sur les débris de la Grèce. Labadaire, amiral grec, battit une escadre génoise; Constantin Dragosès, frère de l'empereur, était devenu, par l'abdication récente de Théodore, despote du Péloponèse; ce prince, digne encore de régner à Sparte, son apanage, conçut l'espoir de relever les ruines de l'empire; il osa seul braver quelque temps Amurat, au moment même où tout cédait à ses armes; indigné de l'esclavage de sa patrie, il profite du moment où le sultan était rentré dans l'Asie; il rassemble quelques braves, appelle près de lui les montagnards, les arme, chasse les Turcs de Thèbes, s'empare du Pinde, soulève en Thessalie quelques vassaux d'Amurat, affranchit momentanément le Péloponèse du joug des Musulmans, et, pour défendre l'Isthme de Corinthe, reconstruit la fameuse muraille qu'on nommait autrefois l'Examille. Elle avait cinq coudées d'épaisseur; plusieurs forts et un fossé large la couvraient;

ce fossé profond servait de canal entre la mer d'Ionie et la mer Egée.

Amurat, après avoir comprimé quelques rebelles en Asie, vint, avec toutes ses forces, attaquer Constantin, qui lui opposa une opiniâtre résistance; mais, la nombreuse artillerie du sultan ayant enfin fait une brèche praticable, les Turcs prirent d'assaut le retranchement; les derniers défenseurs de Sparte, préférant la mort à la fuite, furent passés au fil de l'épée. Turacan, lieutenant d'Amurat, dévasta le Péloponèse, en enleva un butin immense et réduisit une foule d'habitans en esclavage.

Constantin vaincu obtint dans sa défaite l'estime du vainqueur; Amurat lui accorda la paix et lui rendit ses Etats *.

L'empereur Jean, renfermé dans Constantinople, ne put même, dans ces étroites limites, exercer paisiblement sa faible autorité; ses derniers jours furent vainement consumés en impuissans efforts pour apaiser les querelles opiniâtres des

* An 1447.

orthodoxes et des schismatiques; l'acharnement scandaleux de leurs disputes, la nouvelle défaite de Huniade, vaincu à Cassovie par Amurat, la ruine de ses espérances, le chagrin qui suit les revers, la honte qui punit la faiblesse hâtèrent la fin de sa vie; il mourut âgé de cinquante-huit ans, son règne en avait duré vingt-trois.

CONSTANTIN PALÉOLOGUE DRAGOSÈS *.

Montesquieu peint ainsi en peu de mots l'abaissement où se trouvait réduit le trône des Césars à la dernière époque de sa décadence : « Cet empire, dit-il, borné » aux faubourgs de Constantinople, finit » comme le Rhin, qui n'est plus qu'un » ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan. »

Indépendamment de la capitale, les successeurs de Constantin possédaient cependant encore quelques souverainetés. Constantin était despote de Lacédémone, de Corinthe et d'une partie de la Morée.

* An 1449.

Le prince Thomas Paléologue possédait le reste du Péloponèse et Patras.

Un autre Paléologue gouvernait Lesbos. Les Comnènes régnaient à Trébizonde et dans quelques villes sur le Pont-Euxin.

Démétrius avait Selivrée pour apanage. Les Milissène, les Cantacuzène, les Notaras et d'autres seigneurs grecs ou vénitiens conservaient des fiefs dans l'Archipel, dans l'Achaïe, et gardaient encore le duché d'Athènes.

Scanderberg, plus indépendant qu'eux, était roi de Castorie, d'Albanie, d'Epire et de Macédoine; mais ces principautés, séparées de la capitale, se trouvaient entourées et coupées de toutes parts. Les Turcs, maîtres de la Bulgarie, de la Thrace, de la Thessalie, d'une partie de l'Archipel, des côtes de l'Asie et de celles d'Europe, les environnaient, les traversaient et tenaient sur elles un glaive toujours levé. Les Latins, en démembrant l'empire et en y portant les principes dissolvans du régime féodal, avaient ouvert la brèche par laquelle les Ottomans entrèrent pour le renverser.

Aucun lien n'unissait plus ses membres épars; le trône, placé sur le bord du précipice prêt à l'engloutir, devait plutôt effrayer qu'exciter l'ambition; cependant, lorsque Jean Paléologue mourut, on vit encore les princes de la famille impériale se disputer les débris du sceptre.

Démétrius se trouvait aux portes de la capitale à la tête du parti des schismatiques; il prétendit qu'étant né depuis l'avénement de son père au trône, il devait, comme Porphyrogénète, l'emporter sur ses aînés; le prince Thomas arrivait en ce moment de Morée; il soutint les droits de Constantin Dragosès, premier fils de Jean, et despote de Lacédémone : le clergé, le sénat, le peuple, l'armée se déclarèrent pour Constantin; leurs suffrages le proclamèrent empereur : ainsi jusqu'au dernier jour, dans cet empire absolu, que ses maîtres s'efforcèrent vainement de rendre héréditaire, l'élection prévalut, et ce faible rayon de l'antique liberté de Rome et de Byzance jeta une dernière lueur sur leurs derniers débris.

L'historien Phranzès, protovestiaire et

ami de Constantin, fut chargé de porter à ce prince la nouvelle de son élection; l'empereur, digne par son courage de commander à d'autres hommes et de vivre dans un autre temps, se vit contraint de céder aux lois d'une impérieuse nécessité et de commencer son règne par un acte de servitude.

A peine revenu de Sparte dans la capitale, il envoya Phranzès au sultan Amurat, pour le prier de confirmer son élection; c'était d'avance légaliser sa ruine. Amurat, qui montra au monde le phénomène d'un Musulman tolérant, d'un conquérant modéré, d'un despote philosophe, était las des grandeurs et des combats. Deux fois il avait abdiqué, deux fois il avait cédé le trône à son fils Mahomet; et deux fois, au cri de guerre de Ladislas, de Scanderberg et de Huniade, les janissaires l'avaient forcé de reprendre le sceptre et le glaive; il félicita Constantin sur son avénement, approuva son élévation, et lui promit de ne point troubler la paix de son règne.

L'empereur se fit couronner à Sainte-Sophie la cour et le peuple, délivrés

momentanément de tous périls, s'abandonnèrent sans crainte à leur passion pour le faste, pour les cérémonies, pour les spectacles et pour les courses du cirque: jamais ces solennités n'eurent plus d'éclat. Les accens de joie de ce peuple infortuné étaient le chant du cygne qui va mourir; et Constantinople, au milieu de ses dernières pompes, ressemblait à la victime qu'on pare avant de l'immoler.

Un ambassadeur du pape Nicolas V arriva bientôt pour presser l'empereur de confirmer et de faire exécuter le décret d'union des deux Eglises. Constantin connaissait l'exaspération du peuple contre ce décret, la haine qui l'animait contre les Latins, premiers auteurs de sa ruine, et l'orgueil du clergé grec décidé à soutenir son indépendance. D'un autre côté, il craignait d'irriter le pape et de se priver à jamais de l'appui des princes d'Occident. Placé entre ces deux écueils, il évita, en donnant des réponses évasives, de compromettre son autorité par des actes imprudens, ou le salut de l'empire par une rupture impolitique.

Un événement funeste rompit toutes

les mesures de sa sagesse, Amurat mourut; Mahomet II lui succéda. Une vicissitude de succès et de revers avait, autant que l'âge, refroidi l'ardeur d'Amurat pour la guerre : dégoûté des fortunes humaines, il voulait terminer dans la retraite et dans le repos une vie glorieuse. Mahomet II, au contraire, âgé de vingt-deux ans, entraîné par un caractère impétueux, par une passion insatiable de domination et de célébrité, était doué de toutes les qualités et de tous les défauts qui forment les grandes renommées, qui opèrent les grandes révolutions, et qui composent ces météores, d'autant plus brillans dans les annales des peuples qu'ils sont plus funestes à l'humanité.

Son esprit était pénétrant, son corps infatigable : aussi dissimulé qu'audacieux, on le vit quelquefois clément par politique, mais habituellement féroce par caractère.

Ambitieux de tous les genres de gloire, il s'était livré à l'étude, et parlait avec une égale facilité l'arabe, le grec, le latin, l'hébreux et le persan. Alexandre, Au-

guste, Trajan, Constantin, Théodose furent les héros qu'il prit pour modèles; mais il s'efforça plus d'imiter leurs exploits que leurs vertus.

Indifférent pour toutes les croyances, il ne se montrait Musulman qu'en public; dans l'intimité, on l'entendait mépriser également les superstitions grecques et les rêveries de son prophète.

Favorisé par le sort, il conquit deux empires, douze royaumes, deux cents villes. L'Euphrate et la mer Adriatique devinrent les bornes de ses Etats; cependant, plus soldat que général, il ne dut peut-être le renom de grand capitaine qu'aux caprices de la fortune, au bonheur des circonstances, à la faiblesse de ses adversaires.

Des ennemis habiles manquèrent à sa gloire, ou, lorsqu'il en rencontra, cette gloire s'éclipsa devant eux, et l'on vit le cimeterre qui avait renversé les faibles césars, s'abaisser sans force à la vue de Huniade, de Scanderberg, céder aux coups du roi de Perse et se briser contre l'écueil de Rhodes.

Dès que Mahomet apprit la mort d'Amurat, il quitta Magnésie, courut à Andrinople, fit célébrer les obsèques de son père, envoya ses restes à Pruse dans le tombeau des princes ottomans, et, signalant son avénement au trône par un acte de cruauté qui dévoilait son caractère, il fit étouffer son jeune frère à peine sorti du berceau.

Le nouveau maître de l'Orient vit accourir au pied de son trône les ambassadeurs tremblans des empereurs de Constantinople et de Trébizonde, et les envoyés des despotes Thomas et Démétrius, frères de Constantin. Décidé à les renverser, il leur promit sa protection, et déguisa ses desseins hostiles sous des paroles pacifiques.

Passant rapidement en Asie, il porta ses armes dans les États du prince de Caramanie, les livra au pillage, et le força de renoncer à toute alliance avec les chrétiens.

Amurat avait exilé à Constantinople Orcan Céléby, prince de la maison ottomane. Constantin, voyant qu'on négligeait de

payer la pension due à ce prince, s'en plaignit au sultan; son ambassadeur déclara même qu'en cas de refus Orcan serait rendu à la liberté.

« Imbéciles Romains, dit Mahomet à » l'ambassadeur, nous pénétrons tous vos » projets; mais vous, vous avez les yeux » fermés sur vos périls. Le pacifique Amu- » rat ne vit plus, un prince jeune et bel- » liqueux lui succède; remerciez Dieu qui » m'inspire encore quelque pitié pour » vous, et qui me porte à différer vo- » tre châtiment. Je brave vos murmures, » je ris de vos menaces; vous pouvez à » votre gré rendre Orcan libre, le pro- » clamer sultan de Romanie, appeler les » Hongrois à votre secours, armer enfin » tout l'Occident contre nous; vous ne » ferez que rendre votre ruine plus » prompte et plus inévitable. »

Constantin frémit de cet affront que le dénuement de tout moyen de vengeance le forçait de dévorer. Les paroles menaçantes du sultan lui annonçaient l'explosion prochaine de l'orage; sans forces dans sa détresse, au milieu d'un peuple plus

Digitized by Google

consterné qu'indigné, il se hâta de demander au pape des conseils et des secours.

Ce pontife ne lui donna que des espérances, et lui envoya un légat, le cardinal Isidore, chargé de ranimer la confiance des Grecs, d'échauffer le zèle des chrétiens, d'enflammer le courage des soldats et de consolider l'union des Eglises.

Mais sa présence aigrit les maux qu'il voulait guérir, et redoubla le feu de la discorde qu'il croyait éteindre.

Dès qu'on le voit paraître dans l'église, dès qu'on l'entend officier en latin, la fureur des dissidens éclate; une foule d'hommes et de femmes, transportés de rage, se répandent sur les places, parcourent les rues et les tavernes. Ivres à la fois de colère, de débauches et de fanatisme, les uns prennent les armes, les autres des pierres, des bâtons; tous font retentir les airs d'un mélange bizarre de prières à la Vierge pour implorer son secours, et d'imprécations contre Mahomet et contre le pape.

Dans leur délire, ils menacent, insul-

tent, poursuivent, frappent les prêtres orthodoxes, bravent l'autorité des magistrats et résistent à la garde du prince, qui ne parvient qu'après de longs efforts à dissiper leurs attroupemens.

La plus grande partie du clergé grec fomentait ces troubles. Démétrius appuyait les mécontens, et Constantinople, comme Jérusalem, au moment de sa ruine, se voyait à la fois menacée par ses implacables ennemis et déchirée par ses propres enfans.

Cependant, à la veille de sa destruction, la Cour pressait encore Constantin de donner un héritier à ce trône qui devait être si promptement renversé. Ce prince voulait épouser une fille du doge de Venise, cette union était politique; la vanité des grands, la regardant comme une mésalliance, s'y opposa; on jeta les yeux sur Marie, princesse de Servie, et veuve du sultan Amurat. Elle dédaigna cet hymen; Enfin le choix de Constantin tomba sur une princesse de Georgie. Le protovestiaire Phranzès s'embarqua pour la demander; il partit, suivi d'un grand cor-

tége de nobles, de gardes, de moines, de musiciens; l'orgueil s'efforçait encore de conserver le faste au milieu des misères publiques. Le traité fut conclu; mais, avant que la princesse arrivât dans la capitale où l'on préparait ses noces, elle apprit sa chute.

Mahomet, informé des dissensions religieuses qui divisaient et affaiblissaient les Grecs, se hâta d'en profiter. Par ses ordres cinq mille ouvriers, protégés par une armée, travaillèrent avec une incroyable rapidité à la construction d'une citadelle sur la rive du Bosphore, du côté de l'Europe, à deux lieues de Constantinople; par-là il comptait fermer le canal aux secours de l'Occident.

Cette infraction à la paix ne laissait plus de doute sur les desseins funestes du sultan. Constantin s'efforça vainement de le rappeler à des sentimens de modération et de justice; ses ambassadeurs furent traités avec indignité.

« Vos murs, leur dit Mahomet d'un ton » menaçant, sont aujourd'hui les bornes » de votre empire; je connais votre fai-

» blesse et votre malveillance, je vous ai
» vus autrefois, après la bataille de So-
» phie, insulter à nos malheurs; votre
» haine voulut fermer le Bosphore à mon
» père, mais votre lâcheté lui en ouvrit
» le passage. Amurat, dès qu'il eut vaincu
» les Hongrois à Varna, fit vœu, pour dé-
» jouer vos desseins, d'élever un fort sur
» les bords du détroit, afin d'assurer les
» communications entre nos Etats d'Eu-
» rope et d'Asie; c'est ce vœu que j'ac-
» complis aujourd'hui. De quel droit pré-
» tendez-vous m'empêcher de fortifier
» mon territoire? Apprenez à votre prince
» que mes vues sont plus grandes et mes
» forces plus redoutables que celles des
» sultans, mes prédécesseurs, qui se sont
» laissés désarmer par votre bassesse ou
» tromper par votre perfidie; je veux
» bien vous accorder la vie, mais si l'on
» ose m'adresser encore de semblables
» messages, ceux qui le porteront seront
» écorchés vifs, pour que leur châtiment
» réprime votre insolence. »

L'empereur alors, n'écoutant que son désespoir et ne consultant que son cou-

rage, voulut sortir à la tête de sa garde, charger les travailleurs et renverser leurs ouvrages. Mais, dans cette ville où naguère on avait vu, lorsqu'Amurat vint l'assiéger, les hommes, les femmes, les vieillards, les enfans s'armer tous à l'envi, défendre leur patrie, leur culte, et repousser avec gloire les Musulmans, une lâche terreur remplaçait tout autre sentiment.

Dans cette immense capitale, l'empereur se montrait seul citoyen, seul chrétien, seul soldat; le peuple, au lieu de le suivre en foule, se prosternait à ses pieds pour le faire fléchir devant un maître; le clergé, qui devait bénir ses armes, ne s'occupait qu'à les arrêter.

Ne pouvant combattre seul, il céda et demanda seulement au sultan de donner des sauve-gardes aux moissonneurs grecs pour les défendre du pillage; le sultan le lui promit, et en même temps, par ses ordres, on enleva les moissons, on massacra les paysans.

Constantin alors, perdant patience, fit jeter en prison tous les Turcs qui se trouvaient à Constantinople. Quelques jours

après, fléchi par leurs prières, il leur vendit la liberté. Mahomet n'en continua pas moins ses outrages, et l'empereur, renonçant à l'espoir de rétablir une paix rompue, écrivit en ces termes à son farouche ennemi: « Nos traités, vos ser-
» mens, ma résignation même ne peuvent
» m'assurer la paix; je ne place plus ma
» confiance qu'en Dieu, il changera votre
» cœur ou vous livrera Constantinople. Je
» me soumettrai à lui sans murmures,
» mais, tant qu'il n'aura pas prononcé son
» arrêt, je remplirai mes devoirs, je dé-
» fendrai mon peuple, et je saurai vain-
» cre ou mourir avec lui. »

Le canon de Mahomet fut sa réponse.

Un bâtiment vénitien entrait alors dans le canal, il refuse de payer le droit récemment et arbitrairement imposé par les Turcs; les batteries du fort le coulent bas; on empale son capitaine; tout son équipage est égorgé.

Cette forteresse menaçante, qui dominait déjà Constantinople avant qu'elle fût vaincue, était un monument de la forte volonté et de la puissance active de Mahomet. L'exécution de ses ordres avait

été aussi rapide que sa pensée : en peu de semaines, cinq mille ouvriers, obligés de faire chacun par jour deux coudées d'ouvrage, avaient élevé en pierres ce fort triangulaire. L'épaisseur de ses murs était de trente-deux pieds : quatre cents hommes le défendaient, et les canons qui bordaient ses remparts annonçaient au Bosphore et à la capitale de l'Orient qu'un nouveau maître leur était imposé. Cette forteresse, nommée alors Læmocopia, s'appela depuis le Vieux-Château.

L'heure fatale était sonnée ; bientôt Constantinople se vit investie par l'armée de Mahomet, forte, dit-on, de trois cent mille hommes, et, selon d'autres récits, de cent cinquante mille. En même temps le sultan envoya des troupes en Morée et en Thessalie pour contenir les despotes Démétrius et Thomas. Caratzi-Pacha, avec un autre corps, s'assura de Mésembrye, d'Anchjale, de Bizon ; ainsi Constantinople, isolée, privée de tout approvisionnement, entourée d'ennemis féroces, se trouva séparée du reste du monde.

La grandeur majestueuse de cette ville, sa forte position, ses glorieux souvenirs, ses murs épais, ses tours menaçantes, ses fossés profonds, les deux mers qui lui servaient de défense et dont elle était le lien, les forts qui couvraient le côté du continent la rendaient encore formidable; trente fois on l'avait vue vainement assiégée, trente fois du haut de ses remparts elle avait mis en fuite d'innombrables armées de Musulmans, de Barbares, et incendié leur flotte; la discorde seule l'avait livrée aux Latins, mais tout, excepté son aspect, était changé : ce colosse n'avait plus d'âme, ces hautes murailles ne trouvaient plus de bras pour les défendre, ou ces bras, au lieu de s'étendre pour frapper l'ennemi, ne se levaient plus que vers le ciel pour implorer sa pitié.

L'apparition d'une comète avait frappé de terreur les esprits abattus; une prophétie supposée de Léon le Philosophe leur annonçait qu'ils devaient tomber sous un joug étranger; d'autres prédictions leur promettaient un miracle.

Quelques visionnaires montraient un

décret tombé, disaient-ils, du ciel; selon cet ordre céleste, on devait laisser entrer les Turcs jusqu'à la colonne de Justinien; alors un ange armé d'une épée flamboyante viendrait les exterminer.

Ainsi une funeste et puérile superstition s'efforçait de désarmer la vaillance et de justifier la lâcheté; la caducité des peuples ressemble à leur enfance, leur faiblesse s'appuie sur des fables et des prestiges.

Cependant Constantin, méprisant les prédictions de ces moines fanatiques, les murmures d'une soldatesque timide et les cris d'une populace séditieuse, remplissait activement, le jour et la nuit, tous les devoirs d'un citoyen, d'un guerrier, d'un général et d'un empereur.

Par ses ordres les murs des deux enceintes furent réparés; les remparts furent garnis de canons, de feux grégeois, de catapultes, de balistes; on tendit depuis la tour de la ville jusqu'à celle de Galata une grosse chaîne de fer, derrière laquelle on avait placé un grand nombre de galères grecques, génoises et six navires vénitiens pour défendre l'entrée du port.

Tout le matériel de la guerre se préparait avec un aspect imposant, mais il fallait des hommes pour l'employer, et la Grèce n'en avait plus.

Un dénombrement ordonné par l'empereur montra la capitale peuplée de deux cent mille habitans, et, lorsqu'il fallut compter les courages, on ne trouva que quatre mille neuf cent soixante-dix combattans, dignes de porter encore, comme ils le prétendaient, le nom de Romains. Deux mille étrangers joignirent leurs armes à ce petit nombre de braves; ainsi l'héritier des Césars, pour défendre l'empire, ne put rassembler, au lieu d'armée, qu'une troupe à peine égale à celle qui suivait Scanderberg dans les montagnes d'Albanie.

Les généraux qui secondèrent Constantin dans ce grand désastre furent le grand duc Lucas Notaras, Démétrius Cantacuzène, Nicéphore et Théophile, tous deux Paléologue, enfin Théodore Caristinius, vieillard doué d'un grand courage et d'une force singulière.

Parmi les étrangers qui, dans ces jours de deuil et de ruine, bravèrent la mort

et trouvèrent la gloire, furent les Vénitiens Contarini, Loredano, Gabrilli, Trevizano, Battista Gritti, le bayle ou consul des Vénitiens, Girolammo Mignotto, le consul des Catalans, Pédro Juliano, enfin Orcan Céléby, prince mahométan, dont une haine personnelle animait la vaillance.

Georges Doria, sous les ordres du grand duc, commandait la marine; un Génois, appelé Jean Justiniani, fut nommé, par l'empereur, général de toutes les troupes.

Tous se partagèrent les différens postes: le cardinal Isidore, avec des soldats italiens, fit briller sa mitre parmi les casques des braves; depuis long-temps les prêtres catholiques avaient contracté, soit par le souvenir des héros de Rome leur capitale, soit par l'esprit chevaleresque de l'Europe, soit par la folie militaire et religieuse des croisades, l'habitude peu évangélique de répandre sans scrupule le sang des Infidèles, et de soutenir la cause du ciel avec les armes terrestres.

Au moment où ce petit nombre de

braves se dévouait au salut de l'empire, la fureur populaire éclate de nouveau; on court en foule consulter Gennadius, moine fanatique, que le peuple regardait comme un oracle; plongé dans ses extases, il ne permet pas l'entrée de sa cellule, mais, semblable à l'antique Sybille, il écrit sa réponse sur des feuilles qui passent rapidement de mains en mains. « Misé-
» rables, disait-il, vous fuyez la vérité pour
» suivre l'erreur! Incrédules Romains!
» vous fermez vos portes qu'un décret
» céleste vous ordonne d'ouvrir! Au lieu
» d'attendre les armes divines de l'ange
» qui doit vous protéger, vous placez
» votre confiance dans le faible courage
» des hommes! Vous faites plus : vous
» acceptez le secours des perfides Latins,
» vous vous unissez à une Eglise idolâtre!
» Je vous le déclare, vous perdez votre
» patrie en perdant votre foi.

» Seigneur, ayez pitié de moi! je pro-
» teste devant vous que je n'ai point de
» part à ce crime. Misérables Romains,
» arrêtez-vous! repentez-vous! revenez à
» la foi de vos pères! votre ligue avec

» l'impiété est l'arrêt qui vous condamne
» au joug d'une servitude étrangère. »

Echauffé par ces paroles, le peuple se soulève : les uns accablent le monarque d'injures ; les autres maudissent le pape et ses prêtres ; tous refusent leurs bras et leur argent à leurs défenseurs.

Un grand nombre d'hommes riches et de nobles, couvrant leur avarice et leur lâcheté du voile de la religion, désertent la ville et emportent avec eux leurs trésors, qui auraient pu sauver la patrie.

Cette frénésie pénètre dans les paisibles monastères ; les vierges saintes, abjurant leur modestie et n'écoutant que les inspirations de Gennadius, se révoltent et rompent toute communication avec les prêtres soumis aux Latins.

Partout on n'entend que des cris contre le pape, contre la guerre et contre le culte des Azimites ; ce délire funeste agita les esprits jusqu'à la fin du siége, et la voix des Mahométans vainqueurs fit seule succéder au tumulte de la sédition le silence de la terreur.

Tout, au contraire, dans le camp otto-

man, obéissait à la même loi, au même chef et à cet enthousiasme qui présage et donne la victoire.

Mahomet, avec ses intrépides janissaires, avait placé sa tente vis-à-vis la porte Saint-Romain : sa ligne s'étendait jusqu'à la porte Dorée. Zagan, parent du sultan, à la tête d'un autre corps d'armée, investissait l'autre côté de la ville, et surveillait la foi douteuse des Génois de Galata, qui avaient promis lâchement de rester neutres.

Quatorze batteries turques foudroyaient les murs avec plus de bruit que d'effet; cet art terrible était encore dans son enfance; un ingénieur Danois, Urbain, mal payé par les Grecs, était passé dans le camp des Turcs et avait fondu pour eux un canon énorme, qui lançait des boulets du poids de six cents livres; soixante bœufs attelés le faisaient mouvoir : cette machine infernale, plus formidable aux regards, mais moins funeste que celle qui entra dans Troie, creva dès qu'on voulut s'en servir, et son inventeur fut sa seule victime.

Sept mille guerriers, dignes de voir associer leurs noms à ceux des héros des Thermopyles, défendaient avec intrépidité, contre trois cent mille hommes, une ville dont l'étendue était de cinq lieues de tour. Les premiers jours, loin de se renfermer timidement à l'abri de leurs murailles, ils sortirent avec audace, attaquèrent les assiégeans, renversèrent leurs travaux et jetèrent l'effroi dans les rangs ennemis; mais Constantin comprit bientôt que de telles victoires, payées trop chèrement, augmentaient ses périls au lieu de les éloigner, et que la mort de vingt Musulmans ne pouvait compenser la perte d'un brave dans sa faible garnison.

Les Turcs, n'étant plus troublés dans leurs travaux, fortifièrent leurs lignes, renversèrent plusieurs tours, ébranlèrent les murs de la première enceinte, et tentèrent de l'escalader, tandis que leurs mineurs s'efforçaient de leur ouvrir sous terre un secret passage.

Au même moment cent galères et deux cents autres bâtimens réunissaient leurs efforts pour rompre la chaîne et forcer l'entrée du port.

De leur côté les assiégés faisaient pleuvoir sur les assaillans une nuée de traits, de balles et de boulets; ils roulaient sur eux des rocs et d'énormes meules. Le feu grégeois consumait les tours de bois que Mahomet avait fait avancer contre les remparts; les piques et les lances des chrétiens renversaient en foule dans les fossés les Turcs intrépides, qui, bravant tout obstacle, parvenaient jusqu'aux créneaux.

Pendant que ce combat opiniâtre se prolongeait avec une égale furie, une colonne turque s'avance par une route souterraine à la suite des mineurs, brûlant d'impatience de pénétrer au centre de la ville; mais un ingénieur nommé Le Grand écoute leurs pas, entend leurs coups, creuse une contre-mine, marche à leur rencontre, les combat, les couvre de feu, de fumée, et les force à prendre la fuite.

La flotte ottomane trouve dans la chaîne qu'on lui oppose un obstacle inexpugnable; sous son abri les galères grecques foudroient et dispersent les bâtimens ennemis; des milliers de Musulmans en-

combrent les fossés qu'ils ne peuvent franchir; leurs cadavres amoncelés glacent le courage de leurs compagnons: soudain un météore lumineux brille dans les airs; les Musulmans consternés le regardent comme un signe sinistre, les Grecs comme un augure de salut et de victoire; enfin la fortune se déclare pour les chrétiens; les Ottomans fatigués rentrent dans leurs lignes, et Constantinople expirante voit encore un jour de triomphe.

Le lendemain les assiégeans voulaient recommencer l'attaque; mais, au lever de l'aurore, Mahomet voit avec surprise que l'infatigable Constantin, au lieu de donner la nuit au repos, l'a employée tout entière au travail. Par ses ordres, une activité presque sans exemple a fermé toutes les brèches, a réparé les murs, a relevé les tours.

Dans ce moment un vaisseau vénitien et trois galères grecques, partis de Chio, remplis de vivres, et chargés de vétérans endurcis dans les combats, paraissent, entrent dans le canal, bravent les batteries du fort, et attaquent audacieusement

la flotte ottomane : rien ne résiste au feu bien dirigé de leurs artilleurs ; ils enfoncent, brûlent, écrasent les galères ottomanes, leur tuent douze mille hommes, et entrent triomphans dans le port.

Mahomet, présent au combat, voit avec indignation ces prodiges d'une poignée d'hommes et le carnage des siens ; sa fureur éclate ; il s'élance sur son grand amiral, le jette à terre, le frappe d'une verge d'or qu'il tenait à la main, et le fait fustiger par ses esclaves.

A ce courroux succède une morne consternation ; il rentre dans sa tente, il rassemble son conseil : le courage de Constantin étonne son génie ; il hésite et doute s'il doit poursuivre encore sa proie ou l'abandonner.

Chalil-Pacha, son grand visir, refroidi par l'âge et par une longue expérience, lui conseille la paix. Il lui représente la force de la ville, la vaillance des Grecs doublée par le désespoir, le sang qui paiera cette conquête, la honte qui suivrait un échec, enfin le danger d'armer contre lui toutes les puissances de l'Occi-

dent, qui emploieraient probablement plus d'efforts pour délivrer un empire et pour venger la seconde Rome, que pour conquérir un sépulcre.

Zoganés, second visir, jeune, ardent, belliqueux, s'indigne de ce lâche conseil, montre l'Europe divisée, indifférente au sort de l'Orient, l'empire démembré, les Grecs amollis et déchirés par des dissensions religieuses, Constantin réduit à six mille soldats, pouvant à peine contenir un peuple séditieux, mobile, prompt à parler, lent pour agir; enfin il peint avec feu la gloire de l'entreprise, la facilité du succès et la honte de la retraite.

Mahomet adopte un avis conforme à sa passion; cependant, avant de combattre, il négocie. Ses envoyés proposent à Constantin la possession tranquille de la Grèce et de la Morée, s'il veut livrer Constantinople aux Musulmans.

« Je sauverai ma capitale, répondit » l'empereur, ou je m'ensevelirai sous ses » décombres. Un tribut est le seul sacrifice » auquel je puisse consentir. »

Lorsqu'on rapporta cette réponse au

sultan, il s'écria : « J'en jure par le pro-
» phète, Constantinople sera mon trône
» ou mon tombeau. »

Après ces mots, il rappelle les janissaires au combat; il annonce un assaut général, et le fixe au 29 de mai*.

Pour rendre le ciel propice à ses armes, la veille de ce jour décisif est consacrée par ses ordres aux jeûnes et aux ablutions; le soir et pendant la nuit, ses tentes, ses lignes sont illuminées; les derviches parcourent le camp qui se change en mosquée; les imans enflamment par leurs prières le fanatisme des soldats, ils montrent le ciel ouvert aux vainqueurs de la croix.

« Je vous abandonne, dit Mahomet,
» les hommes, les femmes, les richesses
» de la ville profane; je ne réserve pour
» moi que son trône et ses édifices; ceux
» qui franchiront les premiers les murs
» seront comblés d'honneurs et de di-
» gnités. »

Ses promesses, l'ardeur de la gloire,

* An 1453.

la soif des plaisirs et du pillage excitent les transports d'un zèle fanatique et guerrier. L'air retentit de ce cri prolongé : *Il n'y a d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.*

Pendant ce temps, Constantin formait le projet d'assurer sa délivrance en détruisant la flotte ottomane. Le succès de son plan hardi et bien concerté paraissait certain. Quarante jeunes Grecs, généreusement dévoués à la mort pour le salut de leur patrie, étaient montés sur un bâtiment rempli de matières combustibles; et, tandis que l'escadre vénitienne, sortant du port, attaquerait les vaisseaux ottomans, ces nouveaux Décius, feignant de déserter, devaient se jeter au milieu de la flotte musulmane et l'incendier.

Le complot fut éventé; dès que le brulot parut, on le coula bas; les jeunes Grecs, saisis, enchaînés, furent décapités. L'escadre vénitienne se vit assaillie, entourée, et presque entièrement détruite.

Par représailles, Constantin fit pendre aux créneaux deux cent soixante Turcs prisonniers. Les Vénitiens accusèrent les

Génois de les avoir trahis; l'amiral Notaras éclatait en plaintes contre Justiniani, et l'empereur vit jusqu'au dernier moment l'intrigue régner dans sa cour, la sédition dans son peuple, et la jalousie entre ses généraux.

Mahomet, bientôt après, exécuta une entreprise dont l'audace étonne l'imagination; on n'oserait la raconter si ce fait n'était attesté par tous les historiens du temps.

Indigné de l'obstacle qui lui défendait l'entrée du port, il fait tirer ses vaisseaux sur le rivage. Un chemin inégal, montueux, hérissé de buissons, fut, dans l'espace de deux lieues, aplani, couvert de madriers et de planches enduites de suif. La flotte traînée sur cette route glissante, tourne Galata, et tous ces bâtimens sont lancés dans le port intérieur. Cet effort prodigieux fut l'ouvrage d'une armée et d'une nuit.

Au point du jour, les Grecs, du haut des remparts, voient avec consternation leur port, leur dernier refuge, rempli par les vaisseaux de Mahomet.

Une morne stupeur règne dans cette grande cité; elle a vu se lever le jour de sa destruction. Une foule éperdue remplit les temples, se prosterne au pied des autels, inonde le parvis de ses larmes et invoque la clémence du seigneur. Les vierges, les pontifes parcourent en procession les rues; leurs cris, leurs gémissemens donnent à ce triste cortége la pompe d'un dernier deuil, et tel est cependant l'étrange acharnement de l'esprit de secte et de parti, qu'au moment de périr la haine des schismatiques contre les ortodoxes éclatait encore; au bord de l'abîme qui devait les réunir, ils se maudissaient. « Insensés, s'écrie à cette occasion l'historien Ducas, quand même l'ange que » vous attendiez eût apparu à vos yeux, » vous auriez refusé son secours, si la » réunion des deux églises vous avait » été proposée par lui comme condition » de votre salut. »

Dans cette extrémité, l'empereur, conservant seul un courage inébranlable, rassemble ses guerriers, convoque les grands et les sénateurs. « Compagnons,

» dit-il, voilà notre dernier triomphe ou
» notre dernière heure; nos périls sont
» grands, mais il n'en est point qu'un
» courage ferme ne puisse vaincre.

» Vos ancêtres ont dompté le monde
» armé contre eux; depuis plusieurs siè-
» cles nous avons résisté aux attaques
» perpétuelles des Persans, des Sarrazins,
» des Scythes, des Bulgares, des Huns et
» d'une foule innombrable de Barbares.
» Ces mêmes Turcs qui nous attaquent
» ont souvent fui devant nous, ils n'ont
» dû leur force apparente qu'à nos fu-
» nestes dissensions; soyons unis, ils ne
» pourrons nous résister.

» Vingt fois leurs armes se sont brisées
» devant nos murailles; récemment en-
» core, Amurat s'est vu repoussé loin de
» nos remparts; il y a peu de jours,
» votre vaillance a fait reculer les soldats
» de Mahomet; nos fossés, nos champs,
» leurs retranchemens même sont jonchés
» de leurs blessés et de leurs morts. Le
» nouvel assaut que prépare le sultan
» n'est qu'un dernier effort tenté par le
» désespoir.

» L'Europe s'arme pour nous, Huniade » et ses Hongrois s'approchent; une escadre vénitienne traverse la mer pour » nous secourir; encore un jour de courage, et tout est sauvé!

» Nous défendons ce que les hommes » ont de plus sacré : notre religion, notre » patrie, notre liberté! Méritons, dans » une si sainte cause, la protection divine, par l'aveu, par le repentir de nos » fautes! J'en donne l'exemple : s'il est » quelqu'un de vous que j'aie offensé, » comme prince, comme frère, comme » chrétien, je lui en demande l'oubli.

» La gloire nous attend, la patrie nous » appelle, les ombres de nos héros nous » contemplent, marchons! Je partagerai » avec vous tous les périls du combat, » comme tous les fruits de la victoire; » mais, si Constantinople tombe, si mes » braves compagnons périssent, je ne leur » survivrai pas! »

On ne répond à cette oraison funèbre de l'empire que par des larmes, que par des sanglots : chacun jure de vaincre ou de mourir.

Le canon des Musulmans se fait entendre, le signal du combat se donne. Constantin rentre quelques instans dans la demeure impériale, embrasse sa famille, revêt son armure, et sort du palais des césars, qu'il ne doit plus revoir.

Il se rend en personne au poste de Saint-Romain, contre lequel Mahomet devait diriger sa principale attaque; le commandant général, Justiniani, avec un corps d'élite de Grecs et de Génois, défendait la porte Dorée et la porte de la Fontaine; le long du port, près de la tour de l'hyppodrome, Juliano, avec ses Catalans et ses Espagnols, faisait tête aux ennemis; le cardinal-légat, suivi d'une troupe d'Italiens, devait combattre à la pointe de Saint-Démétrius : les Candiots gardaient la porte Aurea; la défense de la partie de la ville située sur le port était confiée au grand duc Notaras et aux matelots. Des corps de réserve placés en différens lieux devaient se porter aux points les plus menacés; Minotto, Bayle de Venise, veillait à la garde du palais. Cantacuzène et Nicéphore Paléologue

étaient chargés de maintenir le peuple, d'apaiser les émeutes, de prévenir les trahisons.

Un grand nombre de prêtres et les moines de Saint-Basile descendirent de l'autel et coururent à la brèche; l'empereur parcourait activement tous les postes; son ardeur encourageait les braves, sa fermeté rassurait les timides.

Au lever de l'aurore, les Ottomans donnent, par terre et par mer, l'assaut général; toute l'artillerie du sultan s'approche des murs; les proues des galères et leurs échelles d'escalade menacent les remparts du hâvre; les fossés sont bordés de fascines; les lignes musulmanes s'avancent si serrées, si continues, qu'un historien les comparait à une longue corde tressée et fortement tordue.

Les murs, précipitamment réparés, cèdent aux coups des foudres qui les écrasent; de larges brèches s'ouvrent; les Musulmans s'y précipitent en foule, brûlant de remporter la palme de la victoire ou celle du martyre.

Les intrépides compagnons de Con-

stantin, plus difficiles à renverser que leurs murailles, repoussent, foudroient, précipitent dans les fossés ces premiers assaillans : dans cette dernière lutte de l'ancien monde contre le nouveau, les armes de l'antiquité, celles des temps modernes semblaient s'unir pour attaquer et pour défendre la ville des césars. L'air, obscurci par des nuées de javelots et de flèches, retentissait à la fois du bruit sourd des lourds rochers lancés par les catapultes, du sifflement des balles, de l'éclat terrible du canon.

L'obscurité, répandue autour des combattans, par la poussière, par la fumée, était dissipée à chaque instant par les éclairs de la poudre, par les flammes du feu grégeois ; partout on entendait un mélange affreux d'imprécations, de prières, du tintement des cloches alarmantes, du retentissement de l'airain tonnant, du cliquetis des armes, des cris de la haine et de la vengeance, du son aigu des clairons, du chant de guerre et des clameurs des mourans.

Mahomet relève le courage de ses sol-

dats vaincus ; d'autres troupes renouvellent l'attaque : depuis long-temps une foule de Grecs et de Romains, nés dans les provinces conquises par les Musulmans, avaient changé de culte et de nom. Les anciens défenseurs de l'empire, le cimeterre à la main, le turban sur la tête, viennent consommer la ruine de leur patrie; les légions de la Natolie et de la Romanie, conduites par leurs pachas, s'élancent contre les murailles de cette capitale, qu'autrefois leurs pères enrichissaient de la dépouille des Barbares.

L'alcoran les arme contre l'évangile. Mahomet, à leur tête, excite par sa voix terrible leur fanatisme aveugle; derrière eux sont placés des bourreaux qui ne leur laissent que le choix de la mort sur la brèche ou de la mort dans la fuite.

Leurs cohortes chargent successivement les chrétiens qui bravent leurs efforts; les fossés, comblés par des milliers de cadavres entassés, servent de pont et de passage aux troupes qui les suivent; enfin Constantin, excitant les Grecs à sauver, par un dernier effort, leur culte, leur

prince, leur patrie, s'élance au-delà de la brèche, enfonce, disperse, extermine les assaillans, et les force à laisser un vaste intervalle entre la ville et leur armée.

Tant de triomphes contre une masse d'ennemis toujours renaissante avaient épuisé la force et le sang des héros chrétiens; dans ce moment les janissaires, que Mahomet tenait en réserve et qui n'avaient point encore combattu, s'ébranlent, marchent, s'avancent; le sultan à cheval les précède, armé d'une massue; une garde d'élite l'entoure, il presse leur course de la voix et du geste; une montagne de morts les aide à s'élever au niveau des remparts; une musique guerrière, couvrant les murmures de l'effroi et les cris des blessés, anime l'ardeur des assaillans.

Les Grecs réunis rassemblent toutes leurs forces pour lutter contre ce dernier péril; de toutes parts les foudres du canon, le choc des glaives et des cimeterres font retentir leur affreux tumulte. Hassan, janissaire d'une force prodigieuse, s'élance le premier sur les créneaux; frappé de plu-

sieurs glaives, percé de plusieurs lances, il tombe, se relève, franchit le rempart et retombe encore expirant, mais vainqueur.

Une foule de vengeurs l'ont suivi; le courage cède au nombre; la première enceinte est forcée; enfin un événement funeste décide le sort de cette journée; Justiniani, blessé, ne peut plus soutenir le poids des armes; en vain Paléologue lui représente l'imminence du danger; il s'éloigne, se jette dans une barque, fuit à la fois l'honneur et la mort, et fait voile pour l'Archipel. Sa retraite décourage les troupes : vainement Constantin veut les rallier et les conduire en ordre à la seconde enceinte, elles ne l'écoutent plus.

Tous, entraînés par la terreur, se précipitent vers un étroit passage; leur foule l'obstrue, les janissaires se jettent avec fureur sur eux; ce n'est plus un combat, c'est un horrible carnage; tous ces braves tombent sous le cimeterre musulman.

Constantin désespéré s'écrie : « N'existe-t-il plus un chrétien qui puisse, en » m'ôtant la vie, m'épargner l'opprobre

» de la captivité ou le malheur de périr » sous le fer d'un Infidèle? » Aucune voix ne lui répond; furieux d'avoir survécu un moment à l'empire, il se jette au milieu des rangs ennemis, immole à sa vengeance un grand nombre de victimes, et, percé de coups, disparaît dans la foule des morts.

Lorsque la capitale d'un empire s'écroule, il n'est plus de place honorable pour le prince que la brèche.

Constantin Dragosès y périt, et, par une mort glorieuse, le dernier maître de l'empire se montra digne de porter le nom du grand Constantin qui l'avait fondé.

L'armée musulmane victorieuse entre et se répand à grand flots dans la ville conquise; un siége de cinquante-sept jours a fait disparaître quinze siècles de gloire: Constantinople, la veille encore, dépôt des triomphes, des trophées, des richesses de l'univers, offrait aux regards une image vivante de Rome et de la Grèce. On y voyait des césars, des augustes, des patriciens, un sénat, des licteurs, des faisceaux, une tribune, des cir-

ques, des assemblées du peuple, des lycées, des académies, des théâtres; en un instant le fer de Mahomet a tout détruit, et les derniers vestiges de l'ancien monde ont disparu.

Une soldatesque furieuse se livre sans frein à l'affreuse licence de la victoire; le palais est forcé; la famille impériale se voit livrée aux plus honteux outrages; le consul de Venise est décapité.

Le sang inonde les rues; quarante mille citoyens sont égorgés; soixante mille, plus infortunés, se voient jetés dans les fers.

La foule immense d'un peuple crédule remplissait cependant encore l'église de Sainte-Sophie et l'enceinte du cirque, attendant l'apparition de l'ange annoncé par des moines imposteurs; un coup de foudre dessille leurs yeux, leurs barbares vainqueurs accourent; les Turcs féroces se précipitent sur eux, ils s'emparent des vierges saintes, se les disputent avec furie; leurs cheveux épars, leurs larmes, leurs bras levés vers le ciel semblent augmenter leurs charmes et enflammer les impudiques désirs des Barbares. Rangs, dignités,

vertus, force, faiblesse, richesse, pauvreté, tout se voit confondu dans un malheur commun : le patricien, l'artisan, le prêtre, le guerrier, le prince, le mendiant, le vieillard, l'enfant, la mère de famille éplorée, la courtisane tremblante sont enchaînés deux à deux au hasard, et livrés aux caprices de leurs farouches maîtres : la dévastation se répand également dans les palais, dans les cabanes, dans les monastères; elle engloutit les trésors de plusieurs siècles.

Cette scène de désolation et de pillage dura deux jours; enfin, rassasiés de sang et gorgés d'or, les vainqueurs dans leur délire portaient déjà la hache destructive sur les édifices publics; mais Mahomet parut; sa voix redoutable commanda le silence et rétablit l'ordre; il accorda la vie et la liberté à tous les chrétiens échappés aux calamités de ces journées sanglantes. La sécurité rentra dans les asiles domestiques, les vaincus obtinrent la liberté du culte; un tribut fut le prix de leur repos, si on peut donner ce nom à une humiliante servitude.

Mahomet voulut seulement que la magnifique église de Sainte-Sophie, nommée par les Grecs le second firmament, devînt, après avoir été purifiée par des parfums, la principale mosquée des Musulmans. En même temps, pour satisfaire la piété des Grecs, il leur laissa nommer un patriarche, l'investit lui-même de sa dignité, et lui accorda les priviléges dont ses prédécesseurs avaient joui sous le règne des césars. L'élection tomba sur Gennadius, ce moine fanatique, éternel flambeau de discorde entre les Grecs et les Latins.

On ignorait encore le sort de l'empereur; enfin ses brodequins de pourpre firent reconnaître, au milieu d'une foule de morts, ses restes défigurés. Mahomet fit placer sur le haut de la colonne de Justinien la tête de ce prince infortuné, trophée affreux de sa victoire, et son corps embaumé fut envoyé par le sultan à tous les princes de l'Asie.

En vain les auteurs arabes, et Voltaire trompé par eux, s'efforcent d'atténuer les horreurs commises par les Turcs et tolérées par Mahomet dans le sac de Constan-

tinople : sans adopter les fables inventées par la haine des Grecs, comme celle d'Irène que Mahomet, dit-on, aimait éperduement, et à laquelle il trancha lui-même la tête afin d'apaiser les murmures des janissaires et pour leur prouver qu'il était toujours prêt à tout leur sacrifier; sans ajouter foi au conte absurde des quatorze pages éventrés par le sultan pour découvrir celui d'entre eux qui avait mangé un melon, trop d'actions incontestées ont fait assez connaître la férocité de Mahomet; les vices qui souillaient ses grandes qualités et les malheurs qu'il fit éprouver à l'empire. Un fait évident réfute ces apologies que dictèrent long-temps après à Cantemir la crainte et la flatterie; il est certain que la ville de Constantin se trouva tellement dépeuplée après le siége, que Mésembrie et plusieurs autres villes de la Romanie furent contraintes par le sultan à fournir chacune cinq mille habitans pour repeupler la capitale, et dans la suite les autres cités conquises dans la Grèce par Mahomet se virent soumises à la même obligation.

En peu d'années les armes de Mahomet subjuguèrent le reste de l'empire; ce sultan dissimulé rassura d'abord les princes tributaires par des protestations pacifiques, que l'effet ne tarda pas à démentir. Le grand duc Notaras Paléologue, rendu à la liberté, conserva quelque temps les immenses richesses que Mahomet lui reprochait avec mépris de n'avoir pas sacrifiées pour le salut de sa patrie; dans la suite sa fille fut enlevée et conduite au sérail; son fils, menacé d'un outrage infâme, préféra la mort à la honte : il fut décapité avec son père. Les enfans de Phrantzès éprouvèrent le même sort. Les Comnène, traités momentanément comme vassaux, perdirent bientôt le trône et la vie.

Démétrius et Thomas, frères de Constantin, régnèrent quelque temps dans la Morée; animés de cet esprit de discorde, fatale cause de la ruine des Grecs, ces princes se disputaient les armes à la main les dernières dépouilles de leur famille. Le sultan fomenta leurs dissensions; Thomas, obligé de céder, chercha un asile en Ita-

lie, où il finit ses jours. Démétrius se vit contraint, sous le prétexte d'un mariage qui n'était qu'un opprobre déguisé, de livrer sa fille au sultan; elle entra dans le sérail : sa dot fut Athènes, Corinthe et la Morée.

Le sort délivra Mahomet de Huniade, sauveur de la Hongrie; le sultan, en apprenant sa mort, se plaignit avec orgueil de n'avoir plus à combattre d'ennemis dignes de son courage.

Cependant Scanderberg existait encore; c'était le seul monument vivant de l'ancienne gloire de la Grèce; ses armes repoussèrent constamment les efforts redoublés des Turcs. Mahomet lui-même, à la tête de ses terribles janissaires, fut vaincu par cet intrépide guerrier. Mais Scanderberg, prévoyant qu'il ne pourrait résister long-temps à tout l'Orient armé contre lui, se rendit en Italie pour solliciter l'assistance des princes chrétiens; il mourut dans les Etats de Venise : la gloire de ce héros fut couronnée par l'excessive joie que le conquérant de la Grèce laissa éclater à la nouvelle de sa mort.

Ainsi peu d'années consommèrent la révolution qui renversa l'empire d'Orient; les grands, les ambitieux, les personnages les plus opulens de la Grèce, plusieurs Paléologues même embrassèrent la religion du vainqueur; une partie de la population les imita, l'autre resta tributaire et opprimée. Le despotisme et l'ignorance plongèrent dans les ténèbres ces belles contrées; la civilisation, cédant à la barbarie, disparut de l'Asie et de la Grèce, son premier berceau.

Les muses éplorées se réfugièrent en Italie, et trouvèrent un premier asile dans le Vatican; enfin le génie des lettres et des arts, après avoir péri dans les flammes de Constantinople, renaquit de ses cendres, comme le phœnix, pour jeter en Europe un éclat plus brillant et plus durable.

FIN DE L'HISTOIRE DU BAS EMPIRE.

615370

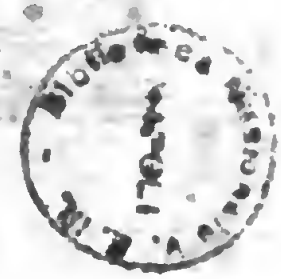


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VINGT-CINQUIÈME.

SUITE DE L'EMPIRE GREC.

ANDRONIC PALÉOLOGUE II, et ANDRONIC III, son petit-fils. *Page* 5

ANDRONIC III, seul. 15

JEAN PALÉOLOGUE I.er, CANTACUZÈNE d'abord régent, et ensuite empereur. 28

JEAN PALÉOLOGUE seul. 52

MANUEL PALÉOLOGUE. 68

JEAN PALÉOLOGUE II. 121

CONSTANTIN PALÉOLOGUE DRAGOSÈS. 158

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA